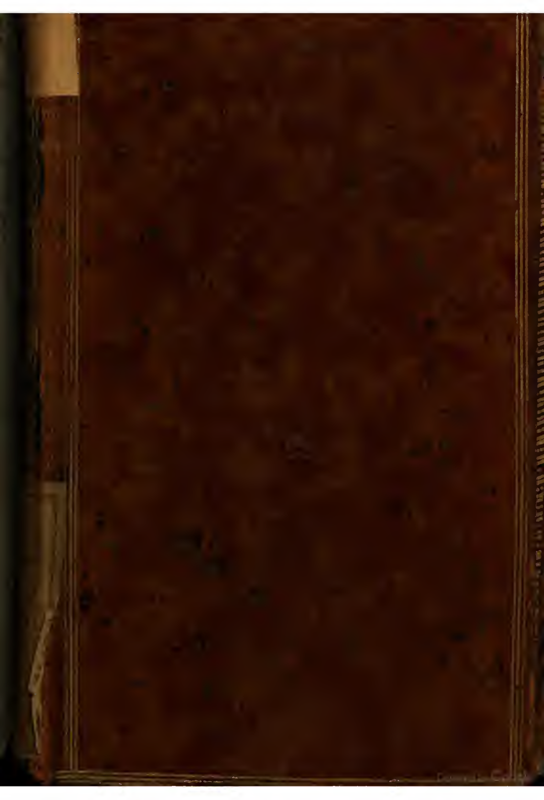
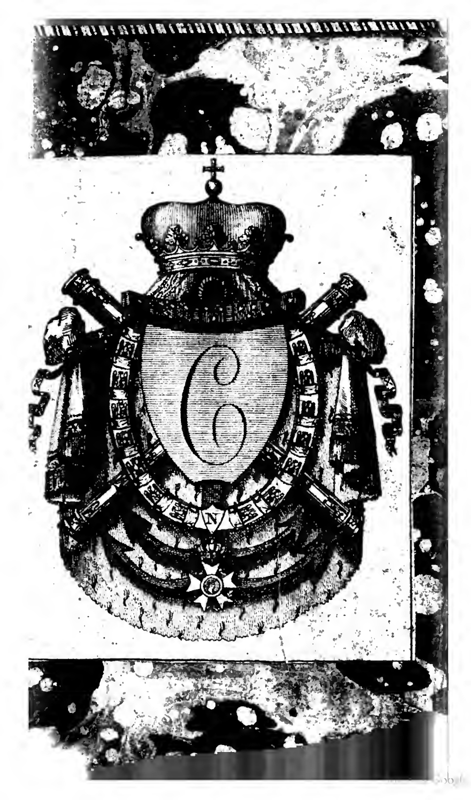
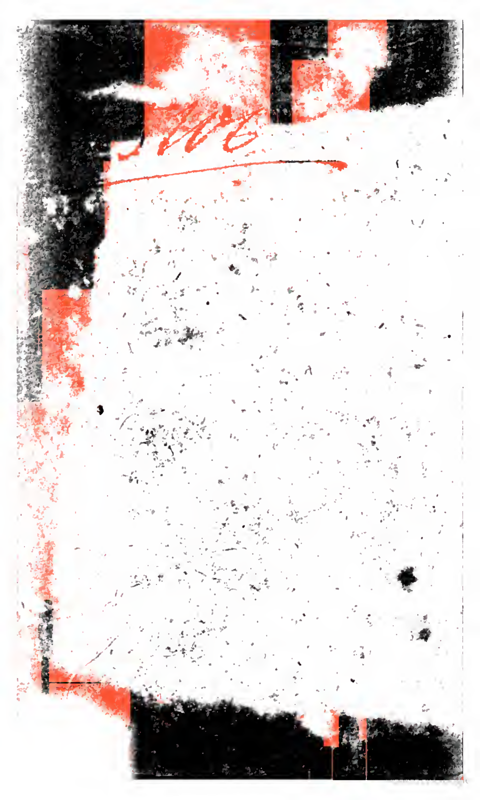








BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Dixième Classe.

MÉDECINE DOMESTIQUE.



Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 Volumes reliés est de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. pour les frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MÉDECINE DOMESTIQUE,

OU MOYENS SIMPLES

DE CONSERVER SA SANTÉ.

Par M. ROUSSEL, Doct. en Médecine.

TOME DEUXIEME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Privilége.

1791.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

MÉDECINE DOMESTIQUE,
OU MOYENS SIMPLES
DE CONSERVER SA SANTÉ.

De l'Asthme aigu, ou Esquinancie membraneuse.

CETTE maladie, qui a des traits de conformité avec la coqueluche, est beaucoup plus rapide dans sa marche, & plus funeste dans sa terminaison; car elle fait souvent périr le malade dans l'espace de vingt-quatre ou trente heures. On l'appelle *croup* en Ecosse,

dont les Médecins nous en ont donné la connoissance ; car ils n'en parlent même que depuis peu d'années, soit que cette maladie soit nouvelle, soit qu'elle n'eût pas encore été observée suffisamment, & distinguée des autres maladies avec lesquelles elle peut avoir de l'analogie. Elle est peut-être plus rare en France qu'en Ecosse & en Suède ; mais elle n'y est pas tout-à-fait inconnue, c'est pourquoi nous avons cru devoir en faire un article de cet abrégé.

Cette maladie, qui ne doit être considérée que comme une espèce d'esquinancie particulière, est accompagnée de fièvre, d'une respiration courte & pénible avec un sifflement, d'où résulte un son aigu qui se fait

entendre aſſez loin. Les ſymptômes de cette maladie ſont d'ailleurs aſſez équivoques, ſur-tout au commencement, où il ſeroit ſi eſſentiel de les bien diſtinguer. Mais le ſon ſingulièrement rauque de la voix, qu'on compare au chant d'un jeune coq, paſſe pour un ſigne caractériſtique qui doit fixer les incertitudes ſur la nature de la maladie. Le malade a le viſage enflammé, ſes urines ſont en petite quantité, & ſans ſédiment. Lorſque la maladie a fait quelques progrès, il ſe manifeſte un ſymptôme qui lui a fait donner le nom d'eſquinancie membraneuſe; c'eſt l'expectoration de morceaux d'une membrane griſâtre, formée par une mucoſité qui ſe ſépare dans la trachée-artère, & qui, en

s'épaississant, s'adapte aux parois intérieurs de cet organe, & en prend la forme. La gêne de la respiration est proportionnée à la quantité de cette matière, & à l'obstacle qu'elle oppose au passage de l'air destiné à cette fonction. Cette gêne est quelquefois si forte, qu'elle va jusqu'à suffoquer le malade en peu d'heures, avant que la nature de la maladie ait pu être reconnue, & que l'expectoration qui la fait reconnoître ait eu lieu. D'ailleurs, l'haleine du malade, dans le croup, n'a pas une mauvaise odeur, comme dans l'esquinancie gangréneuse, avec laquelle la rapidité de sa marche pourroit la faire confondre.

L'esquinancie membraneuse règne ordinairement au printems & en au-

tomne, fur-tout si la saison est froide & humide, & si les maux de gorge sont communs.

Il y a des Médecins qui la regardent comme contagieuse, ainsi que la coqueluche, & qui ne la considèrent que comme une affection convulsive.

Les remèdes qu'on emploie dans les pays où cette maladie est plus connue qu'en France, consistent à diminuer la masse générale des humeurs, à débarrasser les premières voies de la mucosité dont elles peuvent être surchargées, à rétablir la transpiration, à ouvrir les différens couloirs du corps, & à remettre l'équilibre dans la circulation, en reportant les humeurs à la surface du corps.

Pour remplir le premier objet, on

applique des ſang-ſues à la partie ſupérieure & antérieure de la gorge ; enſuite on applique un veſſicatoire à la nuque, & on donne l'émétique. On fait reſpirer la vapeur du vinaigre, qui eſt propre à réſoudre, & à atténuer la mucoſité qui engorge la trachée-artére & les bronches : on a ſoin de maintenir le ventre libre par des lavemens émolliens & un peu chauds ; on fait mettre auſſi les pieds dans l'eau chaude pour diminuer la congeſtion des humeurs à la gorge, en les déterminant vers les extrémités intérieures. On donne pour boiſſon de l'eau ſucrée, ou une infuſion de fleurs de tilleul, avec cinq ou ſix grains de nitre, & une once d'oximel ſimple, ſur une pinte. Immédiatement après

avoir fait vomir le malade, il convient de le purger avec la magnésie & la manne : on peut faire dissoudre un scrupule de la première, & une once & demie de la seconde dans une chopine d'eau, & en donner une demi-tasse toutes les demi-heures. Après avoir mis en usage ces différens moyens, il y a des Médecins qui ont, avec succès, fait frotter le col du malade avec un demi-gros d'onguent mercuriel, & donné intérieurement toutes les deux heures, un grain de calomelas avec de la mie de pain, ou quelque conserve.

Des Engelures des Enfans.

Les engelures sont une affection trop connue, pour que nous en fas-

ſions la deſcription : elle a ſon ſiége aux pieds, aux mains, & ſouvent aux talons. Les adultes y ſont ſujets ; mais elle plus particulière aux enfans ; le tiſſu cellulaire ſe trouvant, dans ces derniers, plus rempli de ſuc muqueux & de matière lymphatique, ils en ſont plus diſpoſés à éprouver cette ſorte d'engorgement qui conſtitue les engelures. Les alternatives du froid & du chaud contribuent beaucoup à la formation des engelures ; il y a apparence qu'une certaine acrimonie dominante dans les humeurs y entre pour quelque choſe.

Ainſi, indépendamment de la néceſſité d'éviter les cauſes extérieures qui peuvent déterminer la production des engelures, il convient d'évacuer & de corriger la matière ſurabondante

& acrimonieuse dont la maladie semble dépendre essentiellement. On commencera donc par purger le malade, & de le mettre à l'usage d'une nourriture douce; quant aux moyens extérieurs, si les parties affectées ne sont encore qu'engorgées, on les frottera avec de la moutarde mêlée avec un peu d'eau-de-vie. On peut aussi y faire des fomentations avec une dissolution d'un demi-gros de sel ammoniac, à laquelle on mêlera deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie, ou une cuillerée d'esprit-de-vin camphré sur une chopine de dissolution. Si les engelures suppurent, on les couvrira avec l'onguent de tutie ou l'emplâtre de céruse : il est des cas où l'on a la gangrenne à craindre; alors il convient

de fomenter la partie malade avec une décoction de deux gros de quinquina dans une chopine d'eau réduite aux deux tiers, & de faire prendre intérieurement une semblable décoction, partagée en quatre doses qu'on administrera à trois heures d'intervalle l'une de l'autre.

De la maladie Vénérienne dans les Enfans.

Il y a des enfans qui, en naissant, manifestent les fruits & portent la peine de la mauvaise conduite de leurs parens. Si les signes de la maladie vénérienne ne sont point équivoques dans quelques cas, le plus souvent elle est tellement cachée sous le masque d'affections auxquelles on suppose

une cauſe différente, qu'on a de la peine à la reconnoître. L'enfant préſente alors ſeulement tous les ſignes d'une mauvaiſe ſanté, & il faut avoir des lumières particulières ſur celle de ſes parens, pour pouvoir prononcer ſur la nature de ſes maux ; mais on eſt fondé à ſoupçonner l'exiſtence de la maladie vénérienne, lorſqu'il y a des taches jaunes ou rouges ſur la peau, de petits ulcères à la gorge, des boutons purulens ſur la tête & ſur le front, des poireaux & des chancres aux parties naturelles & au fondement. Enfin la certitude eſt plus grande, ſi l'enfant, en tettant, a communiqué ſon mal à la nourrice, qui, dans ce cas, a les bouts des mamelles douloureux & enflammés, & des duretés

aux glandes du ſein & des aiſſelles.

Comme le virus vénérien ſe communique par le contact, lorſque l'enfant l'a reçu de ſa nourrice, il commence à être infecte par la bouche, on découvre au fond de ſa gorge des boutons qui dégénèrent en petits ulcères.

Lorſque l'enfant infecté du virus vénérien tette encore, il eſt peut-être plus facile de le traiter que lorſqu'il eſt ſevré; il ſuffit alors d'adminiſtrer à ſa nourrice le ſpécifique de ce mal, comme on l'adminiſtre aux adultes; & on verra, dans la ſuite de cet Ouvrage, la méthode qui leur convient. Quant à l'enfant ſevré, la forme la plus commode pour lui adminiſtrer le mercure, c'eſt le ſublimé corroſif

donné à très-petite dose : un douzième de grain par jour lui suffit ; on peut en faire dissoudre quatre grains dans une chopine d'eau distillée, & la faire prendre dans l'espace de quarante-huit jours, en mêlant la dose que l'enfant prendra chaque jour à un peu de lait ou d'eau d'orge.

De quelques autres Maladies des Enfans.

Les maladies des enfans dont nous avons fait mention jusqu'ici sont les plus importantes, & par conséquent celles qui exigent les secours les plus pressans. Ils peuvent encore en avoir d'autres moins graves, que quelques soins peuvent soulager ou guérir, & d'autres qui, exigeant la main du

chirurgien, ne doivent point entrer dans notre plan.

De l'Hémorrhagie du nez dans les enfans.

Dans la première classe, on peut mettre le saignement du nez, qui n'a guère lieu dans les enfans que par l'effet de quelque chûte, ou de quelqu'effort violent occasionné par la toux: il suffit dans ce cas, de tenir le malade dans une situation convenable & en repos; l'hémorrhagie cessera bientôt d'elle-même; on ne doit pas se presser de l'arrêter. Si elle étoit trop considérable, ou qu'elle durât trop long-tems, on appliqueroit sur le front & sur le nez des compresses trempées dans un mélange d'eau & de vinaigre.

De l'Hydrocèle dans les enfans.

L'hydrocèle est un gonflement des testicules, occasionné par une infiltration d'humeurs séreuses dans le tissu cellulaire des bourses. Cette affection est encore une de celles qui se guérissent aisément dans les enfans. Il suffit d'envelopper la partie avec des linges impregnés de la vapeur de styrax, ou de la fomenter avec de l'eau rendue tonique par le mélange d'un peu de vin.

Des Hernies dans les enfans.

Une hernie, qu'on appelle aussi *descente*, est une tumeur contre nature occasionnée par le passage d'une partie molle dans une autre où elle ne doit

pas être contenue, comme celui d'un inteſtin dans les bourſes. Cette eſpèce de hernie eſt la plus familière aux enfans : elle eſt ordinairement en eux la ſuite de quelqu'effort violent fait, ſoit en criant, ſoit en touſſant, ſoit en ſautant.

Les enfans y ſont diſpoſés par la texture lâche de leurs ſolides. La hernie inquinale ou des bourſes eſt la plus commune parmi eux ; car ils peuvent en avoir à l'ombilic & dans d'autres parties. Le caractère de la tumeur peut ſe reconnoître en ce qu'elle eſt molle, qu'elle cède à l'impreſſion des doigts, & que la couleur de la peau n'y eſt point changée. Si on fait touſſer le malade & qu'on applique en même tems le doigt ſur

la tumeur, on y ſent une légère impulſion.

La deſcente des aînes peut être complette ou incomplette. Elle eſt complette lorſque la portion d'inteſtin qui la forme deſcend juſques dans les bourſes. Elle eſt incomplette lorſque l'inteſtin reſte dans l'aîne : on peut diſtinguer la deſcente du bubon par la dureté qui caractériſe ce dernier, & qui ne lui permet pas de céder à la preſſion des doigts. Le teſticule lui-même, en remontant à l'aîne, peut lui donner l'apparence d'une deſcente. On en reconnoîtra la fauſſeté par l'abſence du teſticule des bourſes, & le vuide qu'elle y occaſionne. On peut être auſſi induit en erreur par l'engorgement du cor-

don qui soutient le testicule; ce n'est qu'à l'aide d'un tact très-subtil qu'on peut distinguer le corps mol & étranger qui seroit passé par l'anneau dans les bourses, d'un cordon qui seroit dans un état œdémateux.

Le premier soin qu'on doit avoir, lorsqu'un enfant se présente avec une descente, c'est de faire rentrer les parties déplacées dans l'endroit naturel où elles doivent être. Dans le cas de hernie inguinale, on fera coucher le malade sur le dos, la tête basse & les jambes élevées, & on aidera par des pressions légères & réitérées l'intestin déplacé à rentrer dans la cavité du ventre.

Lorsqu'on sera sûr que l'intestin est complettement rentré, on appli-

que ſur le lieu qui donnoit paſſage à l'inteſtin un bandage, qu'il faut faire porter au malade pendant long-tems, afin que les parties relâchées puiſſent s'affermir : on peut employer le tan réduit en poudre, dont les ſuccès ont été prouvés par pluſieurs expériences. La manière de s'en ſervir conſiſte à l'enfermer, à la doſe d'une once, dans un ſachet de toile, de manière que le tan n'y ſoit pas preſſé, & ne forme qu'une pelotte molle & applatie. On trempe cette pelotte dans du vin chaud, & on l'applique ſur l'anneau par lequel l'inteſtin s'étoit échappé.

Ces moyens ſuffiſent ordinairement pour la guériſon des deſcentes dans les enfans; mais dans aucun cas, y eût-il quelqu'opération à faire,

on ne doit jamais souffrir celle qui tend à les priver de leurs organes sexuels, & que des charlatans effrontés pratiquent si légèrement dans les campagnes.

De la chûte du rectum.

Le même état de relâchement des solides qui rend les enfans sujets à la maladie dont on vient de parler, les expose aussi à la chûte du fondement ou plutôt du dernier intestin. Cet accident a d'abord lieu à la suite du tenesme, ou des efforts qu'on fait pour aller à la selle, & lorsqu'il a eu lieu une fois, il se répéte dans les selles les plus ordinaires & les plus faciles.

Pour dissiper cet accident, on tâ-

che de faire rentrer l'inteſtin & de le remettre à ſa place par une preſſion graduée & bien ménagée; lorſque l'inteſtin a été rétabli dans ſa ſituation naturelle, on prévient ſa rechûte, en fortifiant la partie; ce qu'on opère en l'expoſant à la vapeur de ſtyrax, en fomentant les parties extérieures avec une décoction d'écorce de grenade, & même en en injectant un peu dans le dernier inteſtin par le moyen d'une ſeringue.

De la Section du filet.

Une adhérence trop étendue de la langue gêne quelquefois les mouvemens de cet organe, & empêche les enfans nouveaux-nés de tetter. Dans ce cas, il eſt néceſſaire de cou-

per le lien qui s'oppose aux mouvemens de la langue, & cette opération n'est ni difficile ni dangereuse.

Du Bec-de-lièvre.

Le bec-de-lièvre est une fente de la lèvre supérieure, qui s'étend plus ou moins vers le palais & la luette. Cette défectuosité des enfans nouveaux-nés exige une opération qu'il faut confier à un homme de l'art.

Des imperforations.

Les différentes ouvertures du corps des nouveaux-nés peuvent se trouver bouchées. L'imperforation de l'anus qui est une des plus communes, est aussi une de celles qui demandent le plus prompt secours; & c'est de la

main d'un Chirurgien habile qu'on doit l'attendre.

Nous ne parlerons pas des autres incommodités ou défectuosités qui peuvent affecter les enfans, puisque notre objet n'a été que d'indiquer aux mères les secours convenables qu'elles peuvent leur donner dans des circonstances qui en exigent ou de prompts, ou de dirigés avec prudence. Les avis que nous avons donnés aux mères peuvent suffire pour rendre leur tendresse utile à ce qu'elles ont de plus cher. Leur humanité compatissante, qui s'étend à tous les êtres souffrans, nous saura gré sans doute de leur offrir encore quelques notions sur les maladies des personnes adultes de tous les âges, & de l'un & de l'autre sexe.

DES MALADIES DES ADULTES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE.

De la Fièvre en général.

LA fièvre étant l'affection la plus constante & la plus fréquente de l'état de maladie, puisqu'elle est le symptôme le plus ordinaire de la plupart des autres maladies, & qu'elle constitue souvent elle-même une maladie; il convient qu'elle soit le premier objet de nos considérations.

La fièvre, pour être une modification très-fréquente de l'économie animale, n'en est pas pour cela plus connue;

connue ; mais on donne ordinairement le nom de fièvre à un pouls plus vîte qu'il ne l'est dans l'état naturel, joint à une lésion plus ou moins marquée d'une ou de plusieurs fonctions. Il faut de plus, pour pouvoir donner avec fondement le nom de fièvre à cet état contre nature, qu'il ait une certaine permanence ; car une forte émotion, une course rapide ; peuvent altérer le pouls, la respiration ou d'autres fonctions, au point de donner à un individu l'apparence de la fièvre, sans qu'on puisse regarder cet individu comme un fébricitant.

La fièvre doit être regardée comme une maladie propre, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucune affection lo-

cale primitive dont elle puisse être envisagée comme un symptôme.

La fièvre peut prendre différentes formes ; c'est ce qui a déterminé les auteurs à la diviser en genres & en espèces. Cependant elle a des caractères communs & essentiels, par le moyen desquels on peut la reconnoître toujours, & se faire une idée de sa nature.

Des Symptômes de la Fièvre.

Les phénomènes ordinaires qui annoncent la fièvre, l'accompagnent ou la terminent se succèdent à-peu-près dans l'ordre suivant. Le malade éprouve d'abord une certaine langueur, un sentiment de foiblesse & de lassitude qui lui interdisent les

mouvemens ordinaires du corps ; il a des baillemens fréquens, la peau se contracte, & sa superficie devient rude & séche ; la pâleur du visage, & une certaine altération de traits sont une suite nécessaire de cet état de la peau. Le malade n'est pas longtems à éprouver une sensation de froid, qui, de l'épine du dos, gagne successivement toutes les parties du corps ; & ce froid est quelquefois tel, que tous les membres sont agités d'un tremblement violent. Après avoir duré quelque tems, ce froid se dissipe peu à-peu, & fait place à une chaleur, qui augmente par degrés : alors, non-seulement la peau reprend sa couleur, mais elle devient rouge ; elle se relâche, se dilate ; les traits

du visage se rétablissent & reprennent leur forme. Après avoir continué quelque tems, la sueur commence à se montrer dans différentes parties de la tête, & finit par se répandre sur toute la surface du corps, avec une diminution graduelle de la chaleur.

Ces trois états successifs de frisson, de chaud & de sueur constituent ce qu'on appelle un accès de fièvre, qu'on peut prendre pour type primordial de toute espèce de fièvre.

Les différentes fonctions du corps se trouvent diversement modifiées, dans les différens tems de l'accès fébrile. Dans le premier tems, c'est-à-dire celui qui commence par la langueur, le pouls est plus lent & plus foible que dans l'état naturel. Il de-

vient petit, fréquent & irrégulier pendant le froid: il s'élève, se développe & devient régulier pendant la chaleur. A l'apparition de la sueur, sa fréquence diminue, & il acquiert une certaine mollesse; il reprend son état naturel, lorsque les sueurs ont cessé.

Pendant le froid, la respiration est petite, fréquente & pénible, & souvent accompagnée de toux. Quoique plus facile pendant le chaud de la fièvre, elle ne devient tout-à-fait libre que lorsque la sueur coule.

Le défaut d'appétit est aussi un symptôme de la fièvre. A un dégoût marqué pour les alimens solides, sur-tout pour la viande, se joint pour l'ordinaire des nausées, & quelquefois le vomissement de matières bi-

lieuſes, qui ceſſe lorſque le chaud de la fièvre commence.

La ſoif a lieu pendant tout le cours de l'accès : elle diminue ſeulement lorſque la ſueur coule.

Les urines, qui, pendant le froid, ſont ſans couleur & ſans ſédiment, prennent, pendant le chaud, une couleur foncée, & pendant les ſueurs, elles préſentent un ſédiment briqueté, qu'elles dépoſent encore quelque tems après l'accès.

Il y a des médecins qui regardent toute eſpèce de fièvre qui dure plus de vingt-quatre heures, comme un aſſemblage de pluſieurs accès réunis, & qui tirent la différence des fièvres de la manière dont les paroxyſmes ou les accés ſe ſuccèdent, & des cir-

constances qui les modifient ; car ils prétendent n'avoir jamais observé de ces fièvres que les anciens appelloient *continentes*, qui durent plusieurs jours sans intermission ni rémission ; ils pensent que si on les observe avec attention, on y distingue des intervalles de rémission plus ou moins marqués, qui forment la séparation des différens paroxysmes dont la fièvre est composée.

On ignore encore, & on ignorera probablement long-tems, la cause qui fait qu'un accès de fièvre ne dure pas plus de vingt-quatre heures. Il est probable que notre organisation, qui ne nous permet point des actions d'une longue durée, dont les différentes fonctions s'enchaînent & se termi-

nent dans une révolution diurne, donne ces mêmes limites à l'effort qu'elle fait pour surmonter & détruire une cause de maladie, & l'assujettissant comme toutes les autres actions du corps, à l'empire de l'habitude, détermine souvent le paroxisme fébrile à reparoître à la même heure. La nature semble se soulager beaucoup en mettant de l'ordre dans ses actions, en les enchaînant de sorte qu'elles se tiennent & se succèdent toujours de la même manière. Par ce moyen, ses mouvemens sans doute deviennent plus faciles, en ce que l'un appellant l'autre immédiatement, la confusion ne peut s'y introduire.

Des causes éloignées de la fièvre.

Une des causes éloignées de la fièvre qui ont le plus d'activité, ce sont les miasmes ou vapeurs infectes & malfaisantes qui s'élèvent ou du corps de l'homme ou de quelques autres substances. Le miasme dont l'action paroît la plus universelle, c'est celui que la chaleur fait élever des terreins marécageux & humides. On croit que ce miasme a, sur-tout, la plus grande influence dans la production des fièvres intermittentes. Ce miasme paroît être le résultat de la putréfaction des substances animales & végétales. On ignore en quoi consiste précisément sa nature, s'il y en a différentes espèces, ou s'il n'y en

a qu'une, qui varie par ses différens degrés d'activité ou par sa quantité. Cette cause paroît agir sur l'économie animale par une qualité sédative ou affoiblissante. Cette qualité se manifeste évidemment par la foiblesse qu'occasionne toujours l'impression de ce miasme.

Les vapeurs qu'exhalent les marais ou le corps de l'homme ne sont pas les seules causes éloignées de la fièvre; une des plus plus puissantes & des plus communes, après celle qui dérive des vapeurs, c'est le froid. Il affoiblit le principe vital, en affoiblissant la chaleur, qui est une des conditions essentielles de la vie. Le froid agit aussi comme stimulant, & par cette qualité il opére une certaine

détermination du ſang vers la partie qui reçoit l'impreſſion du froid. Il produit auſſi un reſſerrement de la peau, qui occaſionne la pâleur, & donne lieu à la ſuppreſſion de la tranſpiration, & cet effet eſt proportionné à la ſenſibilité de l'individu qui éprouve l'action du froid. Ces différentes qualités du froid ſe contrebalancent, tant qu'elles ne ſont pas exceſſives ; c'eſt-à-dire, que ſa qualité ſtimulante empêche l'effet de ſa qualité ſédative qui éteindroit le principe de la vie, ſi elle étoit portée juſqu'à un certain point. Le froid, comme ſtimulant & tonique, peut quelquefois être utile, mais il nuit ſouvent, en produiſant une détermination morbifique des humeurs vers certains organes,

comme dans le catarrhe ; en donnant au corps une diſpoſition inflammatoire, qui donne lieu aux diverſes affections qui en dépendent ; en opérant la foibleſſe ou la mortification de la partie qu'il affecte. La manière dont il agit ſur le corps, ſon intenſité, & la diſpoſition de l'individu qui en éprouve l'action ſont ce qui détermine ſes effets ſur le corps vivant, ſur lequel cependant il n'opère pas toujours un effet marqué.

Les autres cauſes éloignées de la fièvre ſont tous les excès qui affoibliſſent, tels que l'abus des alimens & des boiſſons & des plaiſirs de l'amour, les paſſions, & ſur-tout la peur & le chagrin.

De la cauſe prochaine de la fièvre.

La cauſe prochaine de la fièvre ne peut guère être envifagée que comme un effort du principe de la vie réagiſſant contre quelque agent ou quelque obſtacle qui le bleſſe ; car rien ne paroît plus vague & plus arbitraire que les raiſonnemens de ceux qui ont tenté d'expliquer la fièvre par une ſuite d'inductions méchaniques. Après avoir épuiſé toutes les idées tirées des ſyſtêmes qui ont ſucceſſivement eu cours, on eſt forcé de revenir à la *force médicatrice* de la nature, qu'Hyppocrate regardoit comme le principe des mouvemens des corps animés.

Du traitement en général de la Fièvre.

Quoique la caufe prochaine de la fièvre foit un mouvement de la nature qui tend à éloigner du corps un principe de mort; il ne feroit pas raifonnable d'en conclure qu'on doit abandonner la guérifon de la fièvre aux foins de la nature. Il n'eft que trop démontré qu'elle eft fujette à des écarts & à des erreurs funeftes. En réagiffant contre les caufes qui menacent notre organifation, elle peut elle-même la détruire par des efforts exceffifs, trop long-tems continués ou mal dirigés. Car un trop grand degré d'intenfité dans l'action des organes qui concourent au fou-

tien de la vie, peut occaſionner la rupture des vaiſſeaux, leur engorgement, & donner lieu aux inflammations, à la gangrène. Une trop grande inertie de la part de la nature donneroit une libre carrière au pouvoir des cauſes ſeptiques ou de la putréfaction qui menace ſans ceſſe les ſolides & les fluides qui entrent dans la compoſition de notre corps.

Il s'agit donc de ſavoir quelles ſont les circonſtances; quels ſont les accidens qui demandent qu'on vienne au ſecours de la nature, quels ſont les cas où l'on doit l'abandonner à elle-même, & quels ſont ceux où il eſt néceſſaire de réprimer ſes mouvemens ou de les exciter. Il eſt ſans doute très-difficile de déterminer

ces choſes avec préciſion ; mais une réaction violente, & un état de foibleſſe dangereuſe, ont des caractères qu'on ne ſauroit méconnoître, ſi on apporte dans leur examen une attention convenable. On reconnoît le premier de ces deux états à la chaleur du corps, à la dureté & à la fréquence du pouls, à une reſpiration difficile, au battement des artères des tempes, à un viſage rouge & enflammé, à la dureté & à la tenſion des hyppocondres. Le ſecond état ou celui de la foibleſſe ſe manifeſte par la laſſitude, par l'impuiſſance des organes du mouvement, de laquelle réſultent l'irrégularité & la foibleſſe des mouvemens, l'affoibliſſement des ſenſations, & l'obſcurciſſement des facultés intel-

lectuelles ; par la foiblesse du pouls, le froid des extrémités, des sueurs froides, une respiration petite & fréquente, quelquefois des défaillances ; par la paralysie de certains organes, qui fait éprouver au malade des évacuations involontaires, ou l'empêche d'avaler ; par les signes de putridité qui se montrent dans l'état du sang tiré des veines, lequel ne peut point se coaguler, ou s'épanche en taches pourprées sous l'épiderme, dans l'odeur fétide & même cadavéreuse des différentes excrétions.

On remédiera aux effets d'une trop forte réaction par un régime antiphlogistique ou rafraîchissant, par la diète, par le repos du corps & de l'esprit, par l'impression d'un air

frais & souvent renouvellé, par des boissons délayantes & acidules, des lavemens laxatifs, la saignée proportionnée à l'âge & à la vigueur du malade. Mais ce dernier moyen doit être employé avec beaucoup de circonspection, parce qu'il y a des fièvres qui débutent par une réaction très-violente, & qui doivent se terminer par une extrême foiblesse, & que par conséquent les saignées faites dans le premier tems peuvent être très-nuisibles pour celui qui doit le suivre. S'il y a dans les premières voies une saburre qui, par l'irritation qu'elle occasionne, concoure à entretenir la fièvre, il convient de l'évacuer par des purgatifs qui ne soient pas eux-mêmes irritans. On doit aussi être

modéré dans l'usage de ce remède; l'émétique doit être préféré aux purgatifs, parce qu'outre son effet évacuant, il a l'avantage de déterminer les humeurs vers la peau; détermination qu'on doit toujours se proposer dans le traitement de la fièvre; de sorte que, lorsque cette détermination a lieu, on doit la seconder par des boissons qui portent légèrement à la sueur.

Les remèdes qu'exige l'atonie, ou l'état de foiblesse qui domine dans certaines fièvres, sont tout ce qui peut augmenter le ton des organes & ranimer la circulation; tellles sont les boissons froides, les bains froids, le vin. Le tonique le plus puissant, & peut-être le moins dangereux pour

détruire la foibleſſe qui accompagne quelquefois la fièvre, eſt le quinquina: la manière d'adminiſtrer ces différens remèdes ſera plus détaillée dans le traitement particulier des différentes eſpèces de fièvres.

Des différentes eſpèces de Fièvres.

La diviſion des fièvres varie ſelon le point de vue ſous lequel on les conſidère : quand on n'a égard qu'à leur durée, on les diſtingue en *fièvre aiguë ſimple*, qui dure environ quatre ſemaines ou un mois; en *fièvre aiguë* au ſecond degré, qui ſe termine en quatorze jours; & en *fièvre très-aiguë*, dont la durée eſt de ſept jours. Celles dont la durée paſſe un mois, ont reçu le nom de *fièvres lentes*,

lorſqu'elles ne ſont point intermittentes.

Lorſqu'on les enviſage d'après leur marche & la forme de leurs paroxyſmes ou accès, on les diviſe, 1° en continentes ou continues, que certains Médecins ſuppoſent avoir un cours uniforme, ſans exacerbation ni rémiſſion, tandis que d'autres Médecins, qui n'admettent point de pareilles fièvres, penſent ſeulement que leurs rémiſſions ou les diminutions de leur intenſité ſont moins apparentes; 2° en rémittentes, qui, ſans interrompre leur cours, préſentent une diminution d'intenſité dans les mouvemens pendant un intervalle de temps plus ou moins long; 3° en fièvres intermittentes, dans leſquelles les ſymptômes

fébriles cessent entièrement pendant quelque temps.

D'autres rapports ont donné lieu à d'autres divisions ; ainsi on a appellé *épidémiques* les fièvres du même genre qui attaquent à la fois un grand nombre d'individus ; *sporadiques*, les fièvres de différente nature, qui attaquent différens individus ; *endémiques*, les fièvres qui semblent affectées à certains pays par l'effet de certaines causes locales. On a donné le nom de *stationnaires* aux fièvres dominantes, dont les autres fièvres qui règnent sporadiquement prennent le caractère ; & celles-ci s'appellent *intercurrentes*. On a encore donné aux fièvres d'autres dénominations prises de quelque symptôme très-mar-

qué, telles que la chaleur, le froid & les ſueurs extrêmes. On les a appelées *bénignes* ou *malignes*, ſelon qu'elles étoient plus ou moins dangereuſes; *catarrhales*, lorſqu'elles étoient jointes à un catarrhe; *exanthématiques*, lorſqu'elles étoient accompagnées d'éruptions à la peau; *anomales* ou *irrégulières*, lorſque les rémiſſions ou les intermittences ne ſuivoient pas une marche fixe & réglée.

Des Fièvres continues.

Les fièvres continues, c'eſt-à-dire celles qui ſont ſuppoſées avoir un cours uniforme, & n'avoir ni exacerbation ni rémiſſion, ou n'en avoir que de très-peu apparentes, comprennent pluſieurs eſpèces diſtinguées ou par

leur durée, ou par leurs caufes vraies ou fuppofées. Il feroit trop heureux qu'on pût diftinguer la nature de chaque fièvre par la caufe dont elle dépend ; mais rien n'eft fouvent plus difficile que de connoître cette caufe : dans ce cas, on doit fixer fon attention fur les fymptômes qui caractérifent chaque efpèce de fièvre, pour y adapter le traitement que l'expérience a démontré être le plus convenable. Il y a des Médecins qui penfent que les fièvres continues ont leur caufe dans le fang même, & que plus une fièvre s'éloigne de la forme continue, plus il y a à croire que fa caufe n'a pas fa fource dans le fang, mais y eft tranfportée de quelqu'autre foyer. D'après ce principe, on fuppofe que

toutes les fièvres qui présentent des exacerbations & des rémissions sont occasionnées ou par la saburre des premières voies, ou par l'absorption de la matière purulente de quelqu'ulcère, &c. Si ce principe pouvoit devenir une vérité, on auroit un guide sûr, à certains égards, dans le traitement de la fièvre continue ; car il s'ensuivroit qu'on doit s'interdire scrupuleusement l'usage des purgatifs dans cette espèce de fièvre ; cependant, ce qui rend ce genre de remède moins dangereux qu'il ne pourroit l'être, c'est que ceux dont la Médecine moderne fait usage sont infiniment moins actifs que ceux dont se servoient les anciens, & que, la constitution plus foible des modernes donnant lieu plus

ſouvent à l'accumulation de la ſaburre des premières, les fièvres chez eux ſont rarement d'une nature véritablement continue, & peuvent plus aiſément ſupporter l'uſage des purgatifs, ſur-tout ſi on n'emploie que les plus doux, lorſque la fièvre ſe rapproche beaucoup de la forme continue.

Nous allons donner l'eſquiſſe des différentes eſpèces ou des variétés de la fièvre continue, déterminées ou par leur durée, ou par leurs cauſes, ou du moins par les ſymptômes qui les caractériſent, & qui doivent leur faire appliquer un traitement particulier.

De la Fièvre éphémère.

La fièvre éphémère eſt celle qui

approche le plus de l'accès de fièvre dont nous avons parlé plus haut, & que nous avons dit offrir en petit le véritable type de la fièvre; car la fièvre éphémère ne dure guère que vingt-quatre heures; mais on prétend qu'elle ne commence point par le froid, ou que du moins il n'est pas sensible: elle attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament irritable & d'une constitution pléthorique, ou naturellement par l'effet des fortes chaleurs de l'été, ou après des excès, tels que l'abus des boissons spiritueuses, des alimens âcres, de la danse, de la veille, des courses trop longues, des plaisirs de l'amour & des autres passions vives de l'ame. Ces causes, par le trouble & l'agitation

qu'elles portent dans les fonctions & dans la circulation des humeurs, déterminent la fièvre éphémère ; mais ce mouvement passager, qui se termine ordinairement par des sueurs abondantes & par une excrétion considérable d'urines chargées de sédiment, cesse bientôt de lui-même : il suffit de s'abstenir de tout ce qui peut échauffer ; le malade n'a d'autre remède à prendre que des lavemens d'eau simple, & des boissons rafraîchissantes, telles que la tisanne de chiendent & le petit-lait.

De la Fièvre synoque ou continue simple.

La fièvre synoque simple commence, comme la fièvre éphémère,

par une chaleur forte, précédée par un léger friſſon : cette chaleur augmente ſucceſſivement, & ſe termine au plus tard le ſeptième jour par des ſueurs & des urines abondantes, quelquefois par une éruption à la peau, ou par une hémorrhagie.

Cette fièvre ſe manifeſte par un pouls plein & vif, par la rougeur du viſage & des yeux, par des douleurs de tête, par une ſoif vive, & par l'inſomnie. Comme elle n'attaque que les ſujets robuſtes & d'un caractère irritable, & qu'elle ne ſemble dépendre que d'une certaine agitation du ſang, ſans complication de ſaburre dans les premières voies, on pourroit l'appeler *fièvre inflammatoire ;* d'autant plus que l'irritation qui domine dans

le systême des vaisseaux, & la croûte blanchâtre qu'offre le sang des malades indiquent cet état; mais on lui donne ordinairement le nom de *synoque non putride*; quelques-uns l'ont appelée *fièvre inflammatoire.*

Lorsque le pouls s'amollit & devient ondoyant, on doit s'attendre aux sueurs critiques qui doivent faire cesser l'irritation & le spasme, & terminer la fièvre. L'hémorrhagie du nez est annoncée par un pouls plein & rebondissant, par des yeux rouges & brillans, par la pesanteur & la douleur de tête.

Le premier objet qu'on doit se proposer dans le traitement de la fièvre synoque simple ou non putride, c'est de faire cesser l'irritation qui domine

dans le ſyſtême des vaiſſeaux ; & le premier moyen dont on doit faire uſage pour le remplir, c'eſt de diminuer la plénitude de ces vaiſſeaux par la ſaignée, qu'on doit proportionner à l'âge, à la vigueur du ſujet, & à l'intenſité de la fièvre. Cette évacuation facilitera la réſolution des humeurs, & préviendra les congeſtions dangereuſes, qu'il pourroit s'en faire ſur des organes eſſentiels à la vie : on doit interdire au malade les alimens trop nourriſſans & la viande, ainſi que les boiſſons échauffantes, & lui preſcrire les boiſſons rafraîchiſſantes, telles que l'eau d'orge & de chiendent, édulcorées avec l'oximel ſimple, ou le ſyrop de groſeilles, le bouillon aux herbes.

Comme le ſecond objet qu'on doit avoir en vue eſt de faciliter la tranſpiration & l'excrétion des urines, on donnera le camphre & le nitre ; on peut faire des pillules compoſées de cinq grains de nitre & d'un grain de camphre, & en faire prendre une au malade de trois en trois heures.

Pour diminuer la trop forte direction du ſang vers la tête, il eſt néceſſaire d'employer les lavemens émolliens & les bains des jambes ; ſi le ſpaſme de la peau ne cédoit point à ces moyens, & qu'elle continuât d'être rude & sèche, il faudroit avoir recours aux veſſicatoires, appliqués aux jambes.

Lorſque les évacuations critiques que nous avons dit devoir terminer

ſalutairement la maladie n'ont pas lieu, il ſe forme des dépôts plus ou moins dangereux, ſelon l'importance de l'organe qui en devient le ſiége; lorſque le malade meurt ſans préſenter aucun dépôt particulier, on trouve pour l'ordinaire, à l'ouverture du cadavre, une matière purulente dépoſée ſur la plupart des viſcères.

De la Synoque putride ou Fièvre continue putride.

La véritable fièvre continue putride ne conſiſte point, comme beaucoup de perſonnes le penſent, dans l'état putride des mauvais ſucs accumulés dans les premières voies. Quoique cet état des humeurs des premières voies puiſſe avoir lieu dans

la fièvre putride, & soit capable, d'en augmenter l'énergie & le danger, elle n'en dépend pas essentiellement. Elle paroît fondée sur une forte tendance de la masse du sang à la dissolution, & sur une grande foiblesse du systême des nerfs, dont peut-être cette tendance du sang à la dissolution n'est que la suite & l'effet. Car les humeurs ne se conservant & ne se garantissant de la corruption que par l'influence vivifiante des nerfs, lorsque quelque cause vient à diminuer ce pouvoir vivifiant, les humeurs sont abandonnées à leur disposition septique. Aussi faut-il chercher les causes éloignées de la fièvre putride dans tout ce qui est capable d'affoiblir le systême des nerfs. Tels

font le *miafme* humain & celui des marais, la mauvaife nourriture, le chagrin, le travail du corps & de l'efprit exceffifs.

Le pouls, dans la fièvre putride, eft vîte & fort, la peau eft sèche & fait éprouver à celui qui la touche une chaleur âcre & mordicante. Les urines du malade font troubles & fans fédiment: le commencement de la maladie préfente les fymptômes qui caractérifent la fièvre inflammatoire. Mais ils font bientôt place à ceux qui font propres à l'état oppofé; le pouls de fort qu'il étoit, devient foible. Il fe manifefte une grande proftration des forces, les différentes excrétions font fétides, la peau préfente quelquefois des

éruptions pétéchiales, & la langue devient noire. Les hémorrhagies, s'il en ſurvient, ne ſont point critiques, ainſi que les pétéchies; elles annoncent la diſſolution des humeurs; la criſe la plus avantageuſe de la fièvre continue putride doit ſe faire par les urines & les ſueurs.

L'état inflammatoire que préſente d'abord la fièvre continue putride, ſemble indiquer la ſaignée; mais comme à cet état doit ſuccéder bientôt un état de foibleſſe, il ne feroit pas sûr de pouſſer trop loin l'uſage de ce moyen évacuant. On doit l'employer avec ménagement, parce qu'autrement la foibleſſe à laquelle on doit s'attendre, n'en feroit que plus redoutable. La ſaignée ne doit même avoir lieu

que

que lorſqu'il y a des ſignes manifeſtes de pléthore.

La nature excite ſouvent le vomiſſement dans le début de la fièvre continue putride ; ce mouvement peut avec avantage être favoriſé & même ſollicité par l'art. L'émétique peut ſervir à débarraſſer les premières voies, & à donner aux humeurs une impulſion favorable vers la peau.

On doit donner d'abord au malade pour boiſſon, une décoction de racine de chiendent ou de ſcorſonnère, édulcorée avec le ſyrop, de limon ou l'oximel ſimple. On pourra y faire diſſoudre un demi-gros de nitre ſur une pinte, & on en fera boire ſouvent au malade. Si la chaleur & la ſéchereſſe de la peau ne

diminuent point, & qu'au contraire le malade éprouve des anxiétés, ait une respiration oppressée, & la langue noire, & qu'il y ait délire & insomnie, on fera bien d'aciduler la boisson avec l'esprit de vitriol qui est plus capable que les autres acides d'arrêter les progrès urgens de la putridité.

Il n'est pas moins nécessaire de remédier à l'abattement & de soutenir les forces, qui sont dans la plus grande prostration. Les plus puissans moyens à employer pour cela sont le quinquina & le vin vieux; on peut les administrer de cette manière: faites infuser pendant quatre ou cinq heures une once de quinquina & deux gros de serpentaire

de virginie dans une chopine de vin ; après avoir tranſvaſé cette liqueur, édulcorez-la avec le ſyrop de limon ou d'épine-vinette, à la doſe d'une once, & vous en donnerez une cuillerée toutes les trois heures.

Rien n'eſt plus avantageux, dans le traitement de la fièvre continue putride, que de déterminer le mouvement des humeurs vers la peau ; une préparation très-propre à produire cet effet, & à corriger en même tems la putridité, c'eſt l'eſprit de *mindererus*, joint aux ſels neutres, tels que le nitre & le tartre vitriolé. On prépare l'eſprit de *mindererus* en combinant l'alcali volatil du ſel ammoniac avec le vinaigre juſqu'à parfaite ſaturation, c'eſt-à-dire, juſ-

qu'à ce qu'ils ne fassent plus effervefsence : en mêlant quatre ou cinq onces d'esprit de *mindererus* à huit onces d'eau de chardon bénit ou d'eau de sureau, dans laquelle on fera dissoudre un gros de nitre & un gros de tartre vitriolé ; on aura une mixture propre à pousser légèrement, les humeurs à la surface corps, & à corriger leur putridité ; il convient d'en donner une cuillerée toutes les heures.

On doit aussi, pour ranimer le principe vital par une irritation utile, recourir aux vessicatoires ; ils ne doivent être administrés que dans le second tems de la maladie, c'est-à-dire, dans celui où la prostration des forces commence à se manifester. Ils se-

roient nuiſibles dans le commencement où l'irritation & la chaleur dominent.

La fièvre continue putride ſe termine ordinairement par les ſueurs, & des urines qui dépoſent un ſédiment. Si ces excrétions n'ont pas lieu, on doit s'attendre à des dépôts plus ou moins graves, ou à une diſſolution générale qui amène la mort. Les ſelles n'entrent ordinairement pour rien dans la criſe de cette maladie. La matière critique ſe dirige rarement vers les inteſtins; de ſorte que les purgatifs qu'on ne doit point employer au commencement ni dans le cours de la fièvre continue putride, ne ſeroient guère mieux placés à la fin.

Des Fièvres rémittentes.

Les fièvres rémittentes sont aussi des fièvres continues ; mais elles offrent des intervalles où les mouvemens fébriles ont moins d'intensité ; rémission après laquelle il survient un redoublement des divers symptômes. Le redoublement commence quelquefois par le froid, & se termine ordinairement par des évacuations critiques : le redoublement ou les exacerbations reviennent quelquefois à la même heure ; d'autres fois ils n'observent aucun ordre fixe pour les médecins qui n'admettent point de véritables fièvres continues ; les fièvres rémittentes ne diffèrent de celles dont nous venons de parler, qu'en

ce que les rémiſſions & les exacerbations dans les premières ſont beaucoup plus marquées que dans les autres.

On croit que la cauſe des fièvres rémittentes réſide dans les premières voies ; c'eſt pourquoi on leur a donné le nom de fièvres *gaſtriques* & de fièvres *méſentériques* : on a obſervé en effet que la ſaburre des premières voies domine ordinairement dans ces fièvres, & qu'elles ne ſe terminent point ſans des évacuations de cette matière, qui peut varier beaucoup par ſa nature & par ſon degré d'énergie. Cette matière peut-être pituiteuſe ou bilieuſe, & celle-ci peut avoir différens degrés d'acrimonie ; on croit que cette qualité de la bile portée juſqu'à un certain point donne

lieu à la *fièvre ardente*, que quelques médecins mettent dans la classe des fièvres continues, & que d'autres rangent parmi les fièvres rémittentes, soit parce qu'ils ont apperçu des rémissions dans sa marche, soit parce qu'une bile très-âcre occasionne la chaleur brûlante qui a fait donner à cette fièvre le nom de *fièvre ardente*, & que l'impression que cette bile fait sur l'orifice inférieur de l'estomac produit la douleur vive que le malade ressent toujours à l'endroit qu'on appelle la fossette du cœur. Pour nous, nous comprendrons la fièvre ardente dans ce que nous allons dire de la fièvre rémittente bilieuse en général, ne voulant point fonder une espèce de fièvre sur la seule intensité d'un symptôme.

De la Fièvre rémittente bilieuse.

La fièvre rémittente bilieuse s'annonce par des lassitudes, des frissons, un sentiment de chaleur à l'estomac & aux hypocondres, des envies de vomir, des maux de tête; le pouls est fort rapide; à la rougeur du visage se joint une teinte jaune; la langue est chargée d'une matière de la même couleur, & les urines, quoique d'abord naturelles, acquierent bientôt une couleur rougeâtre, & plus ou moins jaune: le sang même, lorsqu'on est dans la nécessité indispensable d'en tirer, présente cet aspect.

Les tempéramens bilieux sont ceux qui sont le plus sujets à cette fièvre; mais on pense que chez eux la bile

doit avoir ſubi une certaine dégénération, ſoit par l'effet de quelque paſſion vive ou triſte, ſoit par l'impreſſion de quelque miaſme, dont les effets ſe font ordinairement appercevoir dans le changement de la bile.

Cette fièvre, qui ſe guérit quelquefois très-aiſément, eſt, dans certaines circonſtances, accompagnée de ſymptômes très-graves; mais dans tous les cas, ſon traitement exige qu'on débarraſſe d'une manière ou d'une autre les premières voies. La mucoſité jaunâtre qui enduit la langue, les envies de vomir, le ſentiment douloureux qu'on éprouve au creux de l'eſtomac indiquent le beſoin de faire vomir le malade; on lui admi-

niſtrera pour cet effet trois grains de tartre ſtibié diſſous dans une pinte d'eau qu'on fera boire par verrées: lorſque ce remede commencera à exciter des nauſées, on déterminera & on facilitera le vomiſſement en faiſant boire de l'eau tiède; le lendemain ou le ſurlendemain où l'émétique aura été pris, ſelon l'effet qu'il aura produit, & ſelon l'état des forces du malade, on lui donnera le purgatif ſuivant; deux gros de follicules de ſenné, deux gros de ſel de glauber, une once de tamarins & deux onces de manne; il eſt néceſſaire quelquefois de réitérer ce purgatif: on peut auſſi, au lieu de ce purgatif, donner pour boiſſon ordinaire une décoction de tamarins à

la dose de deux onces sur une pinte d'eau. On préparera les matières qui doivent être évacuées par le moyen d'une potion saline prise par cuillerées de deux heures en deux heures, dans laquelle entrera aussi l'oximel simple, & en faisant boire abondamment d'une décoction de racines de chiendent & de reglisse avec le jus de citron.

Ces moyens suffisent ordinairement pour dissiper la fièvre rémittente bilieuse simple, & exempte de toute complication; mais lorsqu'elle attaque au printems, où la disposition du corps donne naturellement une tournure inflammatoire aux maladies, ou qu'elle se déclare dans des sujets qui ont une constitution de cette nature,

nature, la maladie devient plus grave, & son traitement plus difficile, par cette complication d'une disposition inflammatoire & d'une saburre bilieuse; dans ce cas, selon la dureté & la force du pouls, l'âge & le tempérament du malade, on commence par employer la saignée avant d'en venir à l'émétique & aux purgatifs; d'ailleurs on se servira comme dans le traitement de la fièvre rémittente bilieuse simple de la potion saline avec l'oximel, & des boissons délayantes.

Une complication plus dangereuse de la fièvre rémittente bilieuse, c'est la réunion de la saburre des premières voies, avec l'état putride du sang. Elle a lieu pour l'ordinaire en été &

en automne, soit parce que la chaleur élève alors en quantité les miasmes des marais, soit que son action altère immédiatement les humeurs du corps : quoi qu'il en soit, si les signes d'une bile surabondante & corrompue se présentent d'une manière évidente, on ne doit pas balancer à l'évacuer par le moyen de l'émétique : la saignée ne sauroit ici trouver sa place ; la décoction de tamarins, à laquelle on joindra un gros de crême de tartre, convient comme remède évacuant & comme remède anti-putride. Lorsqu'on aura suffisamment évacué, on aura même recours aux acides minéraux, & on continuera à traiter la maladie comme la fièvre continue putride.

De la Fièvre rémittente pituiteuse.

Dans certaines circonstances, au lieu de saburre bilieuse, des matières pituiteuses embarrassent & surchargent les premières voies : cela a lieu sur-tout en automne, lorsque les premiers froids, & principalement la fraîcheur des longues nuits de cette saison, ont répercuté la transpiration. La fièvre pituiteuse règne ordinairement après des tems froids & humides : elle attaque principalement les tempéramens phlegmatiques, cacochymes, les personnes dont la constitution & les humeurs ont été altérées par le chagrin, les mauvais alimens & la misère. Les symptômes nerveux qui accompagnent quelquefois cette fièvre,

lui ont fait donner, par quelques Médecins, le nom de *fièvre lente nerveuse ;* des symptômes catarrheux, tels que la toux, l'enchifrenement, l'écoulement d'une humeur séreuse par le nez, qui s'y joignent, la font appeler par d'autre *fièvre catharrale bénigne.*

Elle se déclare ordinairement le soir par le frisson, des lassitudes, la pesanteur de tête; le frisson fait bientôt place à une chaleur importune, qui, à son tour, cède à la sueur qui la suit: la chaleur cependant ne cesse pas tout-à-fait, elle persiste jusqu'au redoublement qui a lieu le soir; la langue du malade est couverte de mucosité ; l'urine est claire d'abord; l'état du pouls, qui est foible & irré-

gulier, annonce un défaut d'activité dans les pouvoirs vitaux, qui, dans le traitement de cette fièvre, doit faire proscrire tout remède capable d'affoiblir. La saignée ne doit point en faire partie : le régime ne doit point être trop sévère ; on peut donner du bouillon de viande, & un peu de vin avec de l'eau. La boisson doit porter légèrement à la peau : on donnera par conséquent une décoction de racine de scorsonnère, ou une infusion de bourrache ; mais le traitement doit commencer par l'émétique, qui, en débarrassant les premières voies, a l'avantage de diviser les humeurs par les secousses qu'il imprime aux différens organes, & de les pousser vers les différens couloirs, & sur-tout à

la surface du corps. On doit ensuite purger avec deux gros de follicules de senné, un demi-gros de rhubarbe, deux gros de sel d'epsom, & deux onces de manne.

Pour diviser les humeurs lymphatiques qui dominent, on fera bien de donner, de deux en deux heures, une cuillerée de la potion saline suivante. Prenez nitre purifié & tartre vitriolé, de chacun un demi-gros; d'antimoine diaphorétique, un scrupule; de racine d'arum en poudre, un scrupule; d'eau de chardon bénit & de bourrache, de chacune deux onces; faites-en le mélange.

Les vessicatoires sont aussi très-convenables pour ranimer la sensibilité, & réveiller les forces opprimées,

ainsi que pour déterminer les humeurs vers les émonctoires de la peau.

De la Fièvre nerveuse ou maligne.

La foiblesse & l'irritation des nerfs ont fait donner à cette fièvre le nom de *nerveuse*, & elle doit le nom de *maligne* au danger dont elle est accompagnée : l'idée de malignité qu'on a attachée à cette fièvre, vient aussi du caractère insidieux sous lequel elle se présente, caractère fondé sur le peu d'accord & de proportion qu'il y a entre les symptômes, un pouls semblable au pouls naturel se trouvant réuni à une prostration extrême des forces.

Cette espèce de fièvre peut être mise dans la classe des fièvres rémit-

tentes ; car on y observe des rémissions ; mais les rémissions & les exacerbations y sont obscures, & n'ont point une marche régulière. Un autre caractère qui les distingue des autres fièvres rémittentes, c'est qu'elles sont contagieuses ; elles règnent aussi quelquefois épidémiquement.

Elle dépend vraisemblablement d'un *miasme* ou poison subtil, qui porte une impression funeste sur les nerfs, & tend à détruire directement les puissances de la vie ; l'effet de ce miasme peut se compliquer avec ceux des différentes fièvres dont nous venons de parler, selon les saisons, les tempéramens & la disposition particulière des sujets qu'elle attaque : elle demande alors un traitement combiné ;

mais nous ne la considérons ici que dans son état simple, qui n'en constitue pas moins une maladie très-grave. Les symptômes de catarrhe qui l'accompagnent quelquefois, ainsi que la maladie précédente, sont beaucoup plus graves, & lui ont fait donner, par quelques Médecins, le nom de *fièvre catarrhale maligne*.

Cette fièvre est quelquefois accompagnée d'*exanthêmes*, c'est-à-dire d'éruptions à la peau, qui ont des formes & des couleurs différentes: ce sont tantôt des petits boutons rouges de la grosseur d'un grain de millet, qu'on appelle *pourpre rouge*, qui, quelquefois contiennent une sérosité jaunâtre, & qui, pour l'ordinaire, se sèchent & tombent en

farine; ce sont tantôt de petits points rouges qui deviennent bientôt des vésicules transparentes, qu'on appelle *pourpre blanc*; d'autres fois un amas de petites ampoules transparentes, appelées *pourpre vésiculaire*; d'autres fois enfin ce sont de petites taches pourprées qui ne s'élèvent point au-dessus du niveau de la peau, & qui ressemblent à des piquûres de puces. On leur a donnée le nom de *pétéchies*; elles sont d'un rouge plus ou moins foncé, & celles qui sont noires, ou qui se rapprochent de cette couleur, annoncent le plus grand danger. Quoique ces symptômes indiquent une dégénération profonde des humeurs, & un grand degré d'affoiblissement dans les forces vitales, il y a des fièvres

nerveuſes qui ne préſentent pas ces exanthêmes & ces taches, ſans en être moins graves. Dans d'autres maladies quelquefois ces éruptions ont lieu, comme la fièvre miliaire des femmes en couche, ſans être accompagnées d'un grand danger. A la fièvre nerveuſe maligne, qui peut varier beaucoup par ſon degré d'intenſité, & par les divers accidens qui la modifient, ſelon le climat, les ſaiſons, le régime & la conſtitution des malades, on pourroit rapporter les fièvres des camps, des hôpitaux, des priſons, & les autres fièvres graves décrites ſous différentes dénominations par les divers Médecins.

L'inquiétude, le découragement, une foibleſſe extrême de tout le corps

qui va quelquefois jusqu'à la défaillance, sont les signes précurseurs de cette fièvre, qui se manifeste bientôt par un pouls foible, fréquent & petit, par l'insomnie, le délire, ou par l'assoupissement : le malade a des envies de vomir, & il rend quelquefois, par le vomissement, des matières vertes ou noirâtres ; la langue est blanche, sèche & tremblante ; tous ses autres mouvemens sont aussi mal assurés ; ses yeux sont fixes, tantôt ternes & tantôt brillans. Le malade n'a point de soif, quoique la langue soit sèche ; la chaleur est quelquefois brûlante, quoique la marche du pouls soit modérée ; & c'est dans cette disparité des symptômes que consiste la *malignité*, & non dans leur gravi-

té, ni dans le danger qu'ils annoncent; car un malade peut se trouver gravement & dangereusement affecté, sans que sa maladie soit *maligne*; la peau est sèche; les urines d'abord claires, deviennent ensuite troubles, noires, se couvrent d'un nuage, sans déposer de sédiment; la langue, qui, dans le commencement, étoit sèche & blanche, devient ensuite rouge & noire, la déglutition est gênée, la respiration oppressée, & quelquefois il survient des aphtes dans le fond de la bouche. Dans le progrès de la maladie, tous les sens externes s'affoiblissent, le malade perd l'ouïe, les autres sens perdent aussi la plus grande partie de leur activité, les traits du visage se dérangent, & l'air hagard &

défiguré du malade achèvent de manifester le désordre & le trouble qui règnent dans tout le systême organique de son corps. Les évacuations qui surviennent dans le cours de la maladie sont symptômatiques ; car elles ne diminuent point la violence des accidens, & les *exanthêmes* paroissent avoir le même caractère.

La cause matérielle de cette fièvre paroît être un *miasme* ou poison qui porte des impressions funestes sur le principe même de la vie, & qui éteint son énergie. Comme la suite de ces impressions sont des signes évidens d'une dissolution générale des humeurs, on a cru que ce poison exerçoit aussi d'une manière directe un pouvoir putréfiant sur les solides & les liquides

du corps; mais comme leur altération a toujours lieu plus ou moins lorsque les pouvoirs vitaux s'affoibliſſent, on pourroit croire, avec vraiſemblance, que cette altération n'eſt que l'effet de l'extinction des forces du principe vital.

Lorſque le *miaſme* a paſſé par la contagion d'un individu à un autre, ſes effets ſont beaucoup plus dangereux que lorſque, par une ſuite de circonſtances fâcheuſes, il s'eſt engendré par la dépravation des humeurs, ou qu'il y a été tranſmis par l'air. La maladie qu'il produit doit être auſſi plus grave, lorſque ſon action naturelle, renforcée par celle de la contagion, s'exerce ſur des perſonnes affoiblies par le chagrin & par la mau-

vaiſe nourriture, comme dans les hôpitaux & dans les priſons, ou épuiſées par les fatigues comme dans les armées; & c'eſt vraiſemblablement à ces circonſtances que tient le caractère meurtrier de la fièvre nerveuſe qui règne dans ces endroits.

On doit, dans le traitement de cette fièvre, s'interdire l'uſage de tout moyen capable d'affoiblir; on ne doit point s'en laiſſer impoſer par des ſymptômes qui, au premier aſpect, ſemblent indiquer la néceſſité de la ſaignée, tels qu'une reſpiration oppreſſée & laborieuſe, & des douleurs de tête. Si la ſaignée alors paroît ſoulager, ce n'eſt que pour un inſtant, & pour plonger bientôt le malade dans un état pire.

Les purgatifs ne ſont pas plus appropriés à cette maladie que la ſaignée ; mais il peut être avantageux d'employer l'émétique au commencement, parce qu'en évacuant les amas de bile qui peuvent ſe trouver dans le canal alimentaire, il excite en même tems des efforts propres à chaſſer le *miaſme* par la tranſpiration, & il ſemble que ce moyen de réaction ſoit aſſez familier à la Nature, qui a coutume de ſolliciter le vomiſſement dans le début de la fièvre nerveuſe. Après l'action de l'émétique, il faut tâcher d'en ſoutenir l'effet par des remèdes qui provoquent la tranſpiration. Pour faire vomir, on preſcrira un ſcrupule d'ipécacuanha dans un verre d'eau tiède, ou trois grains de tartre ſtibié diſſous

dans une pinte d'eau. Après que ce remède aura produit ſon effet, on donnera une demi-once d'eſprit de mindérérus dans une taſſe d'infuſion de fleurs de ſureau, pour ſoutenir la détermination des humeurs à la peau, que l'émétique aura produite.

Il faudroit être bien sûr de la préſence des matières corrompues dans les premières voies, pour oſer recourir aux purgatifs dans le traitement de la fièvre nerveuſe ou maligne: il faudroit cependant les employer ſi des vents & des ſelles fétides & la tenſion du ventre annonçoient l'exiſtence de ces matières; on ſe ſerviroit dans ce cas de purgatifs anti-putrides & fortifians, tels que les tamarins, la crême de tartre & la

rhubarbe : après avoir fait dissoudre un gros de crême de tartre dans huit onces d'eau bouillante, on y délayeroit trois onces de tamarins, & un gros de rhubarbe en poudre.

Les acides semblent convenir pour corriger la putridité des humeurs; & il est certain qu'on fera très-bien de les mêler à tous les alimens & à toutes les boissons : on en aiguisera les bouillons, les décoctions d'orge & les crêmes de riz qu'on donnera au malade; mais il est peut-être encore plus nécessaire d'y mêler le vin, qui est fortifiant; & l'indication la plus pressante est de fortifier, & de relever les forces dont le bon état est plus propre à rétablir efficacement les humeurs que l'action directe des

acides. Plusieurs Médecins se sont apperçus que les acides ne répondoient point à l'espérance qu'on en avoit conçue d'après des raisonnemens fondés sur la neutralisation des matières putrides ou alkalescentes par les acides, & que ce qui étoit capable de rétablir le ton des solides, produisoit un effet bien plus assuré; ainsi employant l'acide du citron & l'esprit du vitriol, on fera en même tems usage de quinquina & des autres substances amères, telles que la cascarille, la racine de contrayerva, &c On peut donner toutes les deux heures une cuillerée de la préparation suivante : prenez une once de quinquina, deux gros de cascarille, deux gros de racine de contrayerva, un

demi-gros de ſaffran ; faites infuſer le tout pendant quatre heures dans une chopine de vin vieux, & après en avoir fait la colature, ajoutez-y deux onces d'eau de canelle, & une once de ſyrop anti-ſcorbutique : on peut ajouter à ce mélange un ſcrupule de camphre, qui eſt anti-ſeptible. Un mêlange de liqueur anodine minérale d'hoffmann & d'eſprit de corne de cerf ſucciné à parties égales, & donné à la doſe d'un demi-gros deux fois par jour, eſt bon auſſi pour relever les forces & calmer les ſpaſmes.

Les veſſicatoires ſont auſſi un moyen propre à diminuer les ſpaſmes des organes internes, en ramenant les mouvemens vers l'extérieur.

La nourriture du malade doit être

reſtaurante, un régime trop ſolide augmenteroit l'abattement des forces ; ce qui peut encore les ranimer efficacement, c'eſt un air pur & ſouvent renouvellé.

De la Fièvre lente nerveuſe.

Cette Fièvre diffère de la précédente en ce qu'elle eſt d'une plus longue durée, qu'elle ne préſente point des ſignes de putridité & de diſſolution du ſang, & qu'elle ne dépend point d'un miaſme ni de la contagion ; elle paroît tirer ſa ſource d'un ſyſtême nerveux affoibli par la méditation, les veilles, la maſturbation : elle attaque principalement les perſonnes hyſtériques & hypocondriaques ; elle ſe manifeſte par un pouls

petit, irrégulier, par une chaleur brûlante, qui n'eſt ni permanente, ni univerſelle, ſe faiſant ſentir ſucceſſivement dans les différentes parties du corps, & par une foibleſſe extrême. Si le malade n'eſt point ſecouru, il tombe dans un délire tranquille qui ſe termine par la mort.

Le traitement de cette maladie ne doit pas différer beaucoup de celui de la maladie précédente : on ne doit point y employer l'émétique ni les purgatifs, non plus que les acides. Mais on doit y inſiſter ſur les remèdes fortifians, & les alimens reſtaurans.

Des Fièvres intermittentes.

Ces fièvres conſiſtent en paroxiſmes ou accès qui laiſſent le malade

absolument sans fièvre pendant un certain tems. Cette intermission a plus ou moins de durée, & c'est d'après cet intervalle que les paroxismes laissent entr'eux, qu'on a divisé les fièvres intermittentes en quotidiennes, en tierces & en quartes. Les quotidiennes ont un accès toutes les vingt-quatre heures; dans les tierces l'intervalle entre les accès est de quarante-huit heures; les accès de la fièvre quarte ne reviennent que toutes les soixante-douze heures.

Il y a eu des Médecins qui ont observé d'autres types de fièvres intermittentes, & qui ont vu des *quintes*, des *sextes*, c'est-à-dire, des fièvres dont les accès reviennent tous les cinq jours, tous les six jours, &c.

Ces fièvres sont très-rares, & lorsqu'elles ont lieu, il est douteux qu'elles exigent un traitement différent de celui qui est propre aux autres fièvres intermittentes. La cause qui ramène exactement les accès d'une fièvre intermittente à la même heure, tient sans doute à quelque loi primordiale de l'organisation qu'il n'entre point dans notre plan de développer ici. Une division qui peut beaucoup influer sur le traitement, c'est celle qui les distingue en fièvres de printems & en fièvres d'automne, parce qu'elles ont un caractère différent, qui dérive sans doute de la diverse manière dont ces deux saisons modifient notre corps : les premières commencent à se faire remarquer au mois de Février;

elles sont moins opiniâtres que les autres, se guérissent souvent d'elles-mêmes, & sont pour l'ordinaire dépuratoires & par conséquent utiles : les autres commencent au mois d'Août ; sont plus dangereuses & plus longues.

Les fièvres intermittentes sont quelquefois composées ; c'est lorsque les jours qui sont ou doivent être sans accès, il en survient un, comme dans les doubles tierces, les doubles & les triples quartes ; on les distingue de la fièvre intermittente quotidienne en ce que l'accès du premier jour, dans la tierce, ressemble à celui du troisième, & l'accès du second jour à celui du quatrième, & que dans la quarte les accès se succèdent, dans

un ordre ſemblable. Dans l'hémitritée ou démitritée, qui eſt composée de la tierce & de la quotidienne, il y a tous les jours un accès; mais de deux jours l'un, il y a deux accès dans la même journée.

On diviſe encore les fièvres intermittentes en bénignes & en malignes: les premières, quelle que ſoit leur durée, pourſuivent le cours ſans aucun ſymptôme allarmant, & finiſſent par ſe guérir. Les autres, qui dépendent d'un miaſme d'une nature meurtrière ſe terminent ſouvent après le ſecond ou le troiſième accès par la mort du malade.

Lorſque les accès ou les paroxiſmes devancent l'heure fixe à laquelle ils doivent revenir, & que leur violence

diminue, on peut eſpérer que la fièvre ne ſera pas de longue durée.

Les évacuations critiques qui terminent les accès des fièvres intermittentes ſont les ſueurs, & des urines briquetées, ou chargées d'un ſédiment ſemblable à de la brique pilée.

De la Fièvre intermittente quotidienne

Cette Fièvre eſt moins commune que la tierce & que la quarte. Elle attaque pour l'ordinaire le matin; ſes accès durent ſix ou ſept heures, & reviennent tous les jours à-peu-près à la même heure.

Les perſonnes pituiteuſes paroiſſent être les plus ſujettes à cette eſpèce de fièvre intermittente.

Son invasion commence ordinairement par des envies de vomir, qui sont une indication pour donner l'émétique ; c'est par ce remède qu'on doit commencer le traitement de cette fièvre ; on doit ensuite purger avec deux gros de senné, deux gros de sel de glauber, un demi-gros de rhubarbe & deux onces de manne. Pour prévenir les obstructions qui pourroient se former, ou dissiper celles qui sont déjà formées, on donnera des apéritifs, tels que le nitre, le tartre vitriolé, la terre foliée de tartre, les racines d'arum & de pimprenelle blanche : on pourra, par exemple, prescrire la poudre suivante, dans une tasse d'une décoction faite avec une poignée de chi-

corée sauvage, ou d'une infusion de fleurs de camomille : prenez douze grains de nitre, douze grains de tartre vitriolé, douze grains de racine *d'arum*, douze grains de racine de pimprenelle blanche ; faites en un mélange : on pourroit administrer cette poudre deux fois par jour : de tems en tems une tasse d'une décoction de racine de gentiane, ou de sommités de petites centaurée, dans laquelle on fera dissoudre un scrupule de terre foliée de tartre, peut être très-utile pour rétablir le ton, dissiper le spasme, & r'ouvrir les couloirs : si ces moyens ne réussissoient point, on auroit recours au quinquina ; on en feroit prendre six gros, mêlés à deux scrupules de sel

ammoniac, réduits en bols ou délayés dans une tasse d'infusion de camomille ou d'eau simple : cette masse seroit divisée en trois doses, & le malade en prendroit une de trois en trois heures. On doit observer que tous ces différens remèdes ne doivent s'administrer que dans l'intervalle des accès.

De la Fièvre intermittente tierce.

La fièvre tierce a un accès tous les deux jours, laissant un jour de repos au malade : elle est la plus fréquente de toutes les fièvres intermittentes; le froid & la chaleur y sont aussi plus marqués que dans les autres fièvres : le malade qui doit avoir un accès de fièvre tierce commence par

ressentir des lassitudes dans les membres; il a de fréquens bâillemens, qui sont bientôt suivis du frisson & du tremblement: le malade a alors des nausées, qui sont souvent suivies du vomissement : à ce froid qui va jusqu'à produire des horrépilations & à faire claquer des dents, succéde une chaleur brûlante, insupportable, accompagnée d'une soif inextinguible & d'un mal de tête violent. Cette chaleur, après avoir subsisté quelque tems, fait enfin place à une sueur abondante qui termine l'accès.

Le plus grand nombre des Médecins pense que le principe matériel de cette fièvre est un *miasme*, qui attaque quelquefois épidémiquement, ne croyant point que la saburre des

premières voies puiſſe être une cauſe ſuffiſante pour l'exciter, mais que cette ſaburre concourt ordinairement avec ce *miaſme*, & qu'elle-même elle en eſt peut-être un effet; quoi qu'il en ſoit, comme cette ſaburre a lieu le plus ſouvent, & qu'elle peut prolonger la fièvre, quand même elle dépendroit d'une autre cauſe, il eſt néceſſaire de commencer par l'évacuer; & il eſt d'autant plus ſalutaire de le faire, par le moyen de l'émétique, que ce remède, par ſa qualité tonique, eſt capable de diminuer la foibleſſe & le ſpaſme, qu'on regarde comme la cauſe prochaine de la fièvre, & de vaincre la forte détermination qui porte les humeurs de l'extérieur à l'intérieur: on doit le donner im-

médiatement avant que le froid de l'accès commence ou lorſqu'il a commencé. Sil produit tout ſon effet, c'eſt-à-dire, s'il fait bien vomir le malade, on s'apperçoit que l'accès qui ſuit eſt plus foible que le précédent, & même on a vu ſouvent l'accès qu'on attendoit n'avoir point lieu, & la fièvre ſe terminer là.

Comme l'émétique peut ne pas évacuer complettement les premières voies, il convient de donner un purgatif le ſurlendemain, tel que celui qui eſt preſcrit dans l'article précédent : après ces moyens, les ſeuls qu'on puiſſe employer pour faire efficacement diſparoître la fièvre, ce ſont les remèdes toniques & fortifians, tels que le quinquina & les autres amers.

On peut les prescrire sous la même forme que pour le traitement de la fièvre quotidienne.

Il est utile de faire beaucoup boire le malade pendant l'accès : pendant le froid de la fièvre, il convient de lui donner une infusion de fleurs de camomille, une décoction de racines de scorsonnère : pendant la chaleur il sera avantageux de lui faire prendre une décoction de racines de chiendent avec un peu de suc de citron.

De la Fièvre intermittente quarte.

La fièvre-quarte, par l'obstination avec laquelle elle résiste aux différens remèdes, a été regardée comme l'écueil de la médecine : elle s'écarte rarement de son type : elle règne or-

dinairement en automne, & se manifeste l'après-midi. Le froid par lequel elle débute n'est pas si violent que dans la fièvre-tierce. La chaleur qui la suit a aussi moins d'intensité : elle dure cinq ou six heures, & se dissipe par une sueur médiocre, qui est quelquefois à peine sensible. Abandonnée à elle-même, elle dure plusieurs mois.

Cette fièvre paroît dépendre des mêmes causes matérielles que les autres fièvres intermittentes : mais il est vraisemblable que c'est la disposition particulière des sujets qu'elle attaque qui lui donne son caractère : elle attaque principalement les personnes affoiblies par les peines du corps & de l'esprit, les tempéramens mélancoliques, ceux qui sont

disposés

disposés aux obstructions des viscères.

Ces dernières circonstances doivent déterminer à insister beaucoup sur les délayans & sur les remèdes apéritifs, avant de faire usage du quinquina, dans le traitement de la fièvre-quarte; en employant prématurément ce remède, on risque de prolonger la durée de cette maladie. Car les mouvemens fébriles qu'on suspend par l'effet du quinquina ne manquent point de reparoître quelque tems après avec une plus grande altération dans l'état des organes & des fonctions: cette précipitation à supprimer la fièvre a souvent donné lieu à des maladies chroniques très-graves, très-difficiles à guérir, & souvent mortelles, telles

que la jaunisse, l'hydropisie, l'asthme, la phthysie, &c.

On doit, dans le traitement de la fièvre quarte, ainsi que dans celui des autres fièvres intermittentes, commencer par faire vomir & purger le malade; il faut avoir soin de le faire beaucoup boire, & de ne lui permettre que des alimens de facile digestion: dans l'intervalle des accès, il est nécessaire qu'il prenne une poudre digestive composée de nitre & de tartre vitriolé, à la dose d'un demi-gros dissoute dans un demi-verre d'eau; on peut lui donner aussi, tous les jours, un gros d'extrait de pissenlit, avec vingt-quatre grains de terre folliée de tartre réduits en bol. Après le septième ou le huitième accès, on

pourra adminiſtrer, avec ſûreté, le quinquina : on peut donner deux gros de quinquina en décoction trois fois par jour, ou un gros & demi de cette écorce en bol, & combinés avec dix-huit grains de ſel ammoniac donnés le même nombre de fois dans la journée.

On a quelquefois employé l'opium pour arrêter les accès des fièvres intermittentes; mais ce moyen ne doit être adminiſtré qu'avec beaucoup de circonſpection, & par des mains habiles. Il faudroit, avant de recourir à ce remède, être sûr que la fièvre ne ſe maintient plus que par une habitude de ſyſtême nerveux; car la plupart des mouvemens de la machine animale ſont ſujets à devenir habituels.

Ceux qui ont un caractère spasmodique sont sur-tout disposés à prendre cette tournure, de manière que, long-tems après que le principe de la fièvre est dissipé, les mouvemens qui la constituent se répètent par la seule force de l'habitude; alors, on peut interrompre la série de ces mouvemens par les remèdes capables de les suspendre, tels que l'opium, ou de les dérouter par une impulsion contraire, tels que l'émétique, donné à une dose qui ne fasse seulement qu'exciter des nausées. Nous avons vu, par ce moyen, dissiper des accès de fièvres qui avoient résisté au quinquina.

Les fièvres intermittentes prennent le caractère de la constitution ré-

gnante, & c'eſt un objet auquel on doit faire attention ; ainſi elles doivent offrir diverſes nuances, ſelon la diverſe influence des ſaiſons & des autres cauſes, ſoit externes, ſoit internes, d'après leſquelles il faut modifier leur traitement. Tantôt c'eſt la bile qui domine ; & alors, on doit compter plus ſur l'émétique & les purgatifs, que ſur les autres moyens ; tantôt c'eſt un état inflammatoire qui ſe joint aux autres ſymptômes de la fièvre, & qui exige que les fébrifuges ſoit précédés par la ſaignée, ſuivie des évacuans ; cela a lieu ſur-tout dans le printems : à la fin de l'été & en automme, les humeurs ayant une certaine tendance à la putridité, cette diſpoſition ſe complique avec les

autres caufes de la fièvre; dans ce cas, la fièvre a le plus fouvent une marche quotidienne ou quarte, & quelquefois tierce; & elle fe change aifément en continue, ou en continente, c'eft-à-dire en une fièvre continue qui n'a ni exacerbations ni rémiffions, ou dans laquelle du moins ces inégalités ne font pas fenfibles. On doit ici fe hâter d'évacuer la faburre bilieufe, pour arrêter les progrès de la putridité par le moyen du quinquina, qui eft le plus efficace des anti-feptiques, comme des fébrifuges.

Un miafme d'une nature redoutable produit, dans les pays chauds & marécageux, les fièvres intermittentes les plus funeftes; elles fuivent, pour

l'ordinaire, le type des quartes ; on ne doit pas, dans ces fièvres, s'arrêter à l'emploi des remèdes préparatoires ; car, le plus souvent, le malade meurt, après le second ou le troisième accès, dans un état soporeux & apoplectique. Ce sont la foiblesse & l'assoupissement qui doivent d'abord faire soupçonner le caractère de ces fièvres ; on doit aussitôt recourir au quinquina, & le donner à haute dose, comme d'une demi-once pour la première dose, & d'un gros & demi pour les suivantes, qu'on doit faire prendre de trois en trois heures.

Enfin, il est des fièvres intermittentes qui paroissent ne dépendre que d'un état d'irritation fondé sur la foiblesse des nerfs, sans aucune cause

matérielle ſenſible : elles ſont ordinairement tierces ; on n'a beſoin, dans cette ſorte de fièvre, que de fortifier le ſyſtême des nerfs par le moyen du quinquina & d'un régime reſtaurant.

Des Maladies inflammatoires.

On appelle inflammation tout état d'une partie où ſe manifeſtent de la rougeur, de la chaleur & une douleur plus ou moins aiguë, avec un gonflement plus ou moins marqué. Ces différens phénomènes démontrent évidemment que l'action des vaiſſeaux de cette partie eſt plus conſidérable que dans leur état naturel.

Les cauſes de cette augmentation d'action dans les extrémités des vaiſ-

ſeaux de la partie affectée, ſont tout ce qui peut irriter cette partie ; dans ce cas ſe trouvent l'application de certains ſtimulans, tels que le feu, les liqueurs fortes, les matières âcres & corroſives, & tout corps étranger que la ſenſibilité particulière d'un organe ne lui permet point de ſupporter, les contuſions, les bleſſures, les trop fortes extenſions d'une partie, un trop grand froid, une quantité de ſang plus conſidérable que dans l'état naturel, déterminée vers cette partie.

L'inflammation peut ſe terminer de différentes manières : la *réſolution* a lieu lorſque les ſymptômes diſparoiſſent, & que la partie reprend ſon état naturel ; ſi les humeurs accu-

mulées dans la partie enflammée ne peuvent point rentrer dans la circulation, elles se changent, ainsi que les parties solides qui ont été forcées & déchirées, en un fluide épais & blanchâtre qu'on appelle *pus*. On peut annoncer que l'inflammation se terminera par la *suppuration*, si la rougeur & la douleur diminuent, sans que la partie reprenne sa forme & ses fonctions ordinaires, & si le malade éprouve des frissons fréquens; si l'accumulation des humeurs, dans la partie enflammée, a été extrême, & au point de comprimer trop les parties adjacentes, & si l'irritation des solides a été telle, qu'en formant des étranglemens, elle ait intercepté le cours des humeurs dans la partie, &

l'ait privée de l'influence de la vie, la terminaiſon de l'inflammation ſe fait par la *gangrène*, qui eſt la plus redoutable de toutes les terminaiſons que puiſſe avoir l'inflammation. Elle ſe fait appercevoir par un changement général qui s'opère dans l'état du malade : ſes forces diminuent, ſon pouls devient foible & petit ; il a des ſueurs froides, la partie enflammée n'eſt plus douloureuſe : elle ſe refroidit, prend une teinte livide, & exhale une mauvaiſe odeur ; enfin, lorſque les humeurs amaſſées dans la tumeur inflammatoire ſont dépouillées de leur partie ſéreuſe la plus fluide, les autres s'épaiſſiſſent & s'endurciſſent ; & alors on dit que l'inflammation ſe termine par *induration* ; &

on appelle *ſquirre*, la tumeur dure & indolente que l'affection inflammatoire d'une partie laiſſe après elle.

Il y a deux eſpèces d'inflammations qu'il eſt aiſé de diſtinguer : la première porte le nom de *phlegmon*; la tumeur qu'elle forme eſt profonde & circonſcrite. L'autre, qu'on appelle *éryſipèle*, eſt plus étendue, n'affecte que la ſuperficie de la peau, & ſemble formée d'une matière âcre & ſubtile qui change aiſément de place, tandis que celle du phlegmon eſt fixe, & conſerve conſtamment ſon ſiége ; la ſuppuration eſt plus propre au phlegmon qu'à l'éryſipèle, qui a plus de pente vers la gangrène & l'exulcération.

Ces différences marquées entre le

phlegmon & l'inflammation éryſipélateuſe, indiquent aſſez que le même traitement ne ſauroit leur convenir. Le phlegmon exige une méthode curative abſolument anti-phlogiſtique, c'eſt-à-dire tous les moyens capables de rallentir & modérer l'impétuoſité de la circulation du ſang, tels que la ſaignée, les boiſſons délayantes & tempérantes; de diminuer l'irritation & le ſpaſme de la partie enflammée, tels que les fomentations & les cataplaſmes émolliens. Dans l'éryſipèle, en inſiſtant ſur la méthode anti-phlogiſtique, on tâche d'adoucir & d'évacuer la matière acrimonieuſe qui alimente l'inflammation, on emploie les purgatifs; car l'éryſipéle ſemble beaucoup tenir à l'état d'une bile cauſtique & ſurabondante.

Nous allons traiter des inflammations accompagnées de fièvre, les inflammations locales ſans fièvre devant faire partie du traité des maladies chirurgicales.

De la Phrénéſie.

La phrénéſie eſt l'inflammation de quelques-uns des organes contenus dans la cavité du crâne, quels qu'ils ſoient ; car il eſt difficile de diſtinguer les diverſes inflammations qui peuvent ſe former dans cette cavité, & d'ailleurs elles exigent toutes le même traitement. La phrénéſie idiopathique, ou qui a ſon ſiége ſur les parties contenues dans le crâne, eſt une affection fort rare ; & on a été très-ſouvent induit à ſuppoſer l'inflammation du

cerveau, ou de ses membranes, dans des cas où il n'en existoit point, le délire & la fièvre, qui sont les symptômes d'après lesquels on se décide, pouvant avoir lieu sans qu'il y ait aucune inflammation du cerveau. Cependant il existe des inflammations topiques du cerveau, & on croit qu'elles s'annoncent par un mal de tête violent, la rougeur & le gonflement du visage & des yeux, une extrême sensiblité de la vue & de l'ouïe, qui ne permet point au malade de supporter la lumière & le bruit, un délire furieux ou l'assoupissement.

Toute cause capable de porter fortement le sang au cerveau peut produire une inflammation de ce viscère ou de ses membranes ; l'impression

d'un ſoleil ardent, des paſſions longues & vives, des boiſſons & des alimens incendiaires, peuvent produire cet effet.

Le plus preſſant de tous les beſoins, dans le traitement de la phrénéſie, c'eſt celui de la ſaignée ; on doit la réitérer autant que les forces, l'âge & le tempérament du malade pourront le permettre ; on ordonne quelquefois celle de l'artère temporale, des jugulaires, les ventouſes ſcarifiées ſur les tempes. Il faut tâcher de produire une révulſion du ſang trop fortement dirigé vers la tête, par le moyen des pédilures, c'eſt-à-dire de l'immerſion des pieds dans l'eau, pourvu qu'elle ne ſoit pas trop chaude ; car alors elle produiroit un effet tout contraire.

Les lavemens peuvent auſſi être utiles pour cet objet, ainſi que les purgatifs. Il convient auſſi de tenir la tête du malade auſſi élevée qu'il ſera poſſible, & l'arroſer avec un mélange de vinaigre & d'eau froide, après l'avoir raſée; on doit en même tems lui faire boire beaucoup de petit-lait ou de limonade légère.

De l'Ophtalmie, ou inflammation de l'Œil.

Lorſque l'inflammation occupe la conjonctive, le blanc de l'œil paroît rouge, parce que les vaiſſeaux ſanguins de cette partie ſont plus gonflés qu'à l'ordinaire : ce gonflement & cette rougeur ſont accompagnés d'une douleur vive, plus ſenſible lorſque

l'œil fait quelque mouvement. Cette rougeur & ce gonflement s'étendent sur la partie antérieure du globe de l'œil, & sur la continuation de la conjonctive qui tapisse la partie interne de la paupière; l'inflammation se communique même quelquefois aux autres membranes qui composent le globe de l'œil.

Les causes ordinaires de l'ophtalmie sont les corps étrangers introduits dans l'œil, une trop forte & trop longue impression de la lumière; la fatigue excessive des yeux trop long-tems appliqués à considérer de petits objets, un principe acrimonieux répandu dans les humeurs, les coups, les contusions, la sympathie des yeux avec d'autres organes qui leur com-

muniquent certaines affections ; de quelque manière que ces causes agissent sur l'œil, l'inflammation qu'elles y déterminent est l'effet de l'irritation produite sur cet organe.

L'objet qu'on doit se proposer, dans le traitement de l'ophtalmie, c'est de calmer l'irritation dont elle dépend : lorsque l'inflammation est étendue & profonde, & qu'elle est accompagné de la fièvre, il est nécessaire de joindre les saignées générales aux autres moyens anti-phlogistiques ; mais comme le plus souvent l'ophtalmie n'est qu'une affection locale, ce genre de saignée n'est pas le plus convenable. Les saignées locales sont plus appropriées à cet état des choses ; leur effet est plus sûr, parce qu'elles tirent

le ſang des vaiſſeaux qui touchent immédiatement à la partie affectée : on ſe ſert pour cela des ſang-ſues qu'on applique autour de l'œil ; les ventouſes ſcarifiées peuvent être très utiles ; on ouvre quelquefois, avec beaucoup de ſuccès, les vaiſſeaux gonflés de la conjonctive même.

On employera, comme dans le traitement de la phrénéſie, les moyens révulſifs que nous avons indiqués, tels que les pédilures, les lavemens, les purgatifs & les veſſicatoires appliqués près de la partie affectée.

On doit avoir ſoin de garantir le malade de tout ce qui eſt capable d'augmenter l'irritation de ſon œil, & ſur-tout de la lumière ; l'application de l'eau froide, de la pulpe de

pomme de rainette, &c. ſont propres à modérer la chaleur de la partie enflammée ; enfin ſi l'ophtalmie dépend d'une acrimonie des humeurs, telle que l'acrimonie ſcrophuleuſe, ſcorbutique ou vénérienne, on aura recours aux remèdes qui leur ſont appropriés.

De l'Eſquinancie, ou Angine inflammatoire.

C'eſt le nom qu'on donne à l'inflammation des parties intérieures de la gorge ; comme elle attaque tantôt l'une & tantôt l'autre de ces parties, on a diſtingué différentes eſpèces d'eſquinancie. Les eſpèces les plus marquées ſont l'eſquinancie des amygdales, celle du larynx ou de la trachée-artère,

celle du pharynx ou de l'ésophage; celle des parotides, l'esquinancie qu'on appelle maligne; elles sont très-dangereuses lorsqu'elles sont portées jusqu'à un certain point, parce que les organes qu'elles attaquent sont nécessaires à la déglutition & à la respiration, & qu'elles sont un obstacle à l'exercice de ces fonctions essentielles à la vie.

Elles dépendent d'une congestion de sang ou d'humeurs séreuses, ce qui en change nécessairement la nature; la plus dangereuse est celle qui est produite par la congestion d'une humeur acrimonieuse & putride : il est nécessaire de distinguer la cause matérielle de l'esquinancie en général, parce que cette distinction doit influer sur le traitement.

L'esquinancie des amygdales affecte ces follicules muqueux situés au fond de la bouche, qui portent ce nom : elle s'annonce par la tumeur & la couleur rouge de ces parties ; l'engorgement & la rougeur s'étendent ordinairement plus ou moins sur la luette & le voile du palais ; une douleur vive & une fièvre très-forte accompagnent ces symptômes ; la respiration est très-gênée, & la déglutition difficile, jointe à une excrétion abondante de mucosité, fait que la bouche & le gosier sont inondés & surchargés de cette humeur.

La cause la plus ordinaire de l'esquinancie des amygdales, est le froid, sur-tout lorsqu'il succède subitement au chaud ; il semble aussi qu'il y ait

dans certains individus une difpofition particulière qui les affujettit à de fréquens maux de gorge ; cette difpofition peut très-bien être l'effet de l'habitude ; de forte qu'une perfonne qui en a été une fois affectée, y eft, par cela feul, plus expofée qu'une autre.

Les remèdes convenables contre l'efquinancie font les faignées, les vomitifs, les purgatifs rafraîchiffans, les applications relâchantes fur la partie malade, fur-tout l'application de la vapeur de l'eau chaude : les veficatoires appliqués à la nuque, les boiffons adouciffantes ; l'application des fang-fues peut être plus utile que les faignées générales : les purgatifs doivent être compofés avec les ta-

marins

marins & la crême de tartre ; on pourra donner trois onces de tamarins, une once de manne, & un gros de crême de tartre.

Lorſque l'eſquinancie prend la voie de la réſolution, c'eſt-à-dire lorſque les accidens ſe calment ſans ſuppuration, & que les humeurs reprennent leur équilibre, il faut ſeconder cette terminaiſon par le moyen des diaphorétiques : il convient alors de faire boire au malade quelques taſſes d'infuſion de fleurs de ſureau, ou d'une décoction faite avec une once de racine de ſquine.

Si l'eſquinancie penche vers la ſuppuration, il faut inſiſter ſur les injections émollientes, pour conduire promptement l'abcès à ſa maturité ;

lorſqu'il y eſt parvenu, s'il ne s'ouvre point de lui-même, il faut le percer avec une lancette, & déterger enſuite la bouche avec une décoction d'orge, dans laquelle on fera fondre du miel roſat.

L'eſquinancie du larynx affecte la partie ſupérieure de la trachée-artère. Cette eſpèce d'eſquinancie eſt plus rare que la précédente : on peut la reconnoître au ſon rauque de la voix, à la difficulté de la reſpiration, qui eſt plus gênée & plus pénible, & à la violence de la fièvre, qui eſt plus conſidérable. La conſtriction du larynx eſt quelquefois ſi forte, que l'air qui doit paſſer dans les poumons, ſe trouvant intercepté, le malade meurt tout-à-coup ſuffoqué : cette eſpèce

d'inflammation ne laiſſe point appercevoir de tumeur à l'extérieur ; c'eſt la plus redoutable de toutes les affections de la gorge : les enfans y font ſujets ; mais elle a chez eux un caractère particulier que nous avons expoſé, en parlant de l'eſquinancie membraneuſe, appelée *croup* en Ecoſſe. Elle exige les mêmes remèdes que l'eſquinancie des amygdales : elle oblige auſſi quelquefois de recourir à la bronchotomie, ou à l'ouverture de la trachée-artère, pour garantir le malade de la ſuffocation.

L'eſquinancie du pharinx, ou de l'éſophage, eſt ſouvent une ſuite de l'eſquinancie des amygdales ; & quand même l'inflammation commenceroit par le pharynx, il ne faudroit pas

employer d'autres moyens que ceux qui ont été prefcrits contre l'inflammation des amygdales ; mais ces moyens doivent être prompts, comme dans l'efquinancie de la trachée-artère; fi dans celle-ci la refpiration eft plus pénible, c'eft la déglutition qui eft furtout difficile, & quelquefois impoffible dans l'efquinancie du pharynx.

L'inflammation des glandes parotides, vulgairement appellée *oreillons*, s'annonce par un gonflement de cette glande qui eft fituée à l'angle de la mâchoire inférieure: ce gonflement, accompagné d'une fièvre peu confidérable, fe répand fur une plus ou moins grande partie du col, augmente jufques vers le quatrième foir, pour diminuer enfuite & fe diffiper tout-

à-fait en peu de tems; cette affection exige peu de remèdes : il suffit que le malade se tienne chaudement, & boive une boisson diaphorétique, telle que la décoction de scorsonnère, dans laquelle on fera dissoudre un demi-gros de nitre sur une pinte : mais si la fièvre étoit forte, & que l'impulsion du sang vers la tête fût trop violente, il faudroit promptement recourir aux moyens évacuans & révulsifs, tels que la saignée, les vomitifs, les lavemens émoliens, les pédiluves, & les vessicatoires.

Les différentes affections de la gorge dont nous venons de parler ne sont quelquefois produites que par une congestion d'humeurs séreuses sur cette partie : dans ce cas, l'inflam-

mation, s'il y en a, eſt légère, la fièvre & la chaleur ſont modérées, le dérangement des fonctions de l'organe affecté, eſt moins marqué; cette ſorte d'eſquinancie ne demande point la ſaignée; les vomitifs & les purgatifs lui ſont plus appropriés: il eſt néceſſaire de donner des boiſſons altérantes, & propres à déterminer les humeurs vers la peau, telles que l'infuſion de fleurs de ſureau, & la décoction de racine de bardane.

Quelquefois le mal de gorge eſt le produit d'une humeur âcre & corroſive, & qui tire cette qualité d'une certaine tendance de la maſſe générale des fluides à la putridité & à la diſſolution: la congeſtion d'une ſemblable humeur donne lieu à l'eſ-

quinancie maligne : elle s'annonce pat des frissons, le mal-aise, les envies de vomir ; le malade éprouve de la gêne dans la gorge & dans le col, & sa voix est altérée : on apperçoit, dans le fond de sa bouche, un gonflement & une rougeur plus ou moins foncée ; les parties rouges laissent bientôt voir des taches blanches ou cendrées, qui s'étendant successivement, parviennent à se couvrir de croûtes épaisses, sous lesquelles paroissent des ulcères ; lorsqu'elles viennent à se détacher, il y a pour l'ordinaire enchifrenement, & il découle du nez une humeur âcre qui excorie les parties qu'elle touche : le malade rend quelquefois par les selles une humeur semblable. Il y a une grande

proſtration des forces, le pouls eſt petit, fréquent & irrégulier, la fièvre redouble le ſoir; il y a une rémiſſion le matin; & le plus ſouvent le malade eſt dans le délire ou dans l'aſſoupiſſement; le ſecond ou le troiſième jour de la maladie, il ſe montre ſur la peau des taches rouges, qui en s'étendant ſe confondent, & donnent cette couleur à toute la ſurface du corps; elle ſe termine par la chûte de l'épiderme. Elle eſt quelquefois critique; mais le plus ſouvent n'opère aucun ſoulagement.

La matière âcre des ulcères de la gorge exhale une odeur fétide, qui jointe à la couleur livide & noire de la partie affectée annonce la gangrène menaçante; & les progrès de celle-

ci ſont quelquefois ſi prompts, que le malade meurt le troiſième jour; quelquefois ſa vie ſe prolonge davantage; mais le plus ſouvent il n'atteint pas le ſeptième jour. L'humeur âcre des ulcères, en s'inſinuant dans l'éſophage, va porter le ravage dans tout le trajet du canal alimentaire; tandis que d'un autre côté fuſant vers la poitrine, elle va détruire les organes de la reſpiration: on peut croire même, avec vraiſemblance, que l'impreſſion qu'elle fait ſur eux, y détermine un certain degré d'inflammation & de ſpaſme qui accélère la mort, en produiſant la ſuffocation. Cependant la terminaiſon de cette maladie n'eſt pas toujours funeſte; les ulcères de la gorge, après s'être

offerts sous un aspect redoutable, prennent quelquefois un caractère bénigne; ils se détargent, & à leur couleur livide & noire succéde une couleur vermeille, qui est d'un meilleur augure: les efflorescences de la peau sont suivies d'une rémission des symptômes, & la desquammation amène une sueur modérée qui achève de dissiper les accidens, & d'assurer le retour de la santé.

Dans le traitement de l'esquinancie maligne, l'inflammation, même lorsqu'elle existe, n'est pas l'objet qui doit fixer le plus l'attention. Toutes les vues doivent être dirigées vers la putridité: la foiblesse doit interdire tout remède évacuant capable de l'augmenter: la saignée & les pur-

gatifs feroient nuifibles ; il n'en eft pas de même de l'émétique dont l'effet eft de réveiller le ton des organes ; de diminuer la congeftion des humeurs putrides fur la gorge, & de leur imprimer un mouvement uniforme vers la peau : il eft néceffaire auffi d'appliquer des vefficatoires fur les parties extérieures de la gorge, pour donner une iffue à l'humeur âcre & putride qui furcharge les parties intérieures, & y ranimer la fenfibilité : on doit en même tems s'appliquer à garantir la gorge de la gangrène qui la menace, & à corriger les humeurs âcres qui y font accumulées, par le moyen des gargarifmes anti-feptiques, tels que celui-ci : prenez une poignée de feuilles de

plantain, une once de racines d'ariſtoloche ronde, une poignée de ſommités d'abſinthe : faites bouillir dans une pinte d'eau, paſſez & ajoutez à la colature une once de miel roſat, & un demi-gros d'eſprit de ſel dulcifié.

Ce ne feroit pas aſſez de borner ſes ſoins à l'état de la gorge, ſi on ne cherchoit point à corriger la putridité de la maſſe générale des humeurs par les remèdes intérieurs qui ſont les plus efficaces, tels que le quinquina & l'eſprit de vitriol : le premier doit être donné en ſubſtance & à grandes doſes par la bouche & en lavement ; l'autre doit être mêlé à la boiſſon, au point de lui communiquer une agréable acidité.

De

De la Péripneumonie.

Cette maladie s'annonce par la douleur, l'oppreſſion & un certain reſſerrement de la poitrine, la reſpiration eſt courte & laborieuſe, le malade a une toux violente, qui eſt d'abord ſéche : le ſecond jour il paroît des traces de ſang dans les crachats : il éprouve des douleurs de tête que la toux augmente : le malade ne peut ſe coucher que ſur un côté, lorſqu'un côté de la poitrine eſt ſeulement affecté, & il eſt forcé de ſe tenir ſur le dos, lorſque l'un & l'autre ſont attaqués ; le pouls eſt petit & mol.

La péripneumonie, ou l'inflammation des poumons a ſon ſiége, ſelon

quelques auteurs, dans les différentes parties de la membrane, qui revêt les côtes & les poumons; c'est pourquoi ils ne distinguent point la péripneumonie de la pleurésie, tandis que d'autres admettent des inflammations des membranes & des inflammations de la substance parenchymateuse des poumons. D'autres ont distingué les inflammations de ce viscère selon les différentes branches de vaisseaux qui l'arrosent, telles que l'artère bronchique & l'artère pulmonaire: mais outre que ces distinctions ne sont qu'idéales, comme elles ne sauroient mettre aucune différence dans leur traitement, il est inutile d'y avoir égard.

Le froid, en interceptant la transpiration & en faisant refouler la masse

générale des humeurs vers l'intérieur, peut occaſionner une ſurcharge des poumons, & devenir la cauſe éloignée de la péripneumonie, ſur-tout s'il exiſte déjà dans le corps une diſpoſition inflammatoire.

La péripneumonie attaque les perſonnes de tout âge & de tout ſexe ; les enfans paroiſſent en être exemts ; les perſonnes vigoureuſes y ſont plus ſujettes que les autres : elle eſt ſouvent épidémique, & peut ſe compliquer avec la fièvre bilieuſe, putride, maligne, catarrhale éryſipélateuſe. Dans les cas de ces différentes complications, on fera plus d'attention à l'eſpèce de fièvre qu'à l'affection même de la poitrine.

Le ſang, qui ſe montre dès le ſe-

cond jour dans les crachats, commence à diſparoître le quatrième; le ſeptième ils ſont une conſiſtance qui leur a fait donner le nom de *crachats cuits*. Cependant ce changement n'a quelquefois lieu que le douzième jour. Lorſque les crachats ne ſont point ſanglans, la *coction* ſe fait plus difficilement.

Le danger du malade doit ſe meſurer par le degré d'anxiété, par la violence de la douleur de tête que le malade éprouve lorſqu'il touſſe, par la nature des crachats qui ſont ténus, & dans leſquels il ne paroît aucun ſigne de coction, par l'étendue de l'inflammation, & le degré de léſion que ſouffre la reſpiration : la diarrhée, dans la péripneumonie in-

flammatoire, eſt d'un mauvais préſage. L'état du malade eſt auſſi très-grave, lorſqu'il ne peut reſpirer qu'en conſervant une ſituation droite.

Lorſque la diminution des ſymptômes qui doit annoncer, la réſolution n'a pas lieu, que l'expectoration ſe fait mal, & que le malade éprouve des friſſons de tems à autre, on a lieu de craindre la ſuppuration; car ici les différentes terminaiſons que nous avons dit être propres à l'inflammation, peuvent s'effectuer. Dans le cas de la ſuppuration, l'abcès qui en réſulte, peut verſer le pus dont il eſt formé dans les bronches, & alors ce pus eſt évacué par la toux. S'il eſt verſé dans la cavité de la poitrine, il forme cette collection de matière

qu'on appelle *empiême*, & il ne peut en être tiré que par l'opération qui porte ce nom : le pus se trouve quelquefois renfermé dans une *poche*; c'est ce qui constitue une *vomique*. Comme elle doit s'ouvrir tôt ou tard, lorsque cet évènement arrive, il décide du sort du malade, selon qu'elle s'ouvre dans la cavité des bronches, ou dans celle de la poitrine.

La gangrène est annoncée par l'abattement des forces, la petitesse & l'irrégularité du pouls & par une haleine froide & fétide ; une toux séche, & une respiration gênée annoncent *l'induration*. Mais les squirrhes qui peuvent succéder à la péripneumonie se terminent ordinairement par la suppuration & la phthysie.

Le premier moyen de guérison à employer dans le traitement de la péripneumonie est la saignée : elle y est peut-être plus nécessaire que dans toute autre affection inflammatoire ; on ne doit point tarder à la faire, parce que s'il s'est établi déjà une expectoration avantageuse de crachats cuits, lorsqu'on employe ce remède, il peut interrompre, au préjudice du malade, cette crise par les crachats, qui est celle qu'on doit le plus desirer.

La saignée doit être répétée d'une manière proportionnée à l'état inflammatoire de la maladie, à l'âge & à la vigueur du malade ; mais on doit se garder des excès qu'on a si souvent commis dans l'emploi de ce remède,

ſur-tout pour la guériſon de la péripneumonie : lorſque la première ſaignée a donné de la molleſſe au pouls, rendu la reſpiration plus libre & diminué la douleur, on peut ſe diſpenſer d'en faire une ſeconde : il faudroit y avoir recours, ſi la douleur, la fièvre & la difficulté de reſpirer revenoient : on calmera auſſi la violence de ces ſymptômes en faiſant reſpirer au malade la vapeur de l'eau chaude, & en lui adminiſtrant des lavemens émolliens & tièdes : la boiſſon doit de même être chaude. On donnera l'infuſion de fleurs de mauve & de bouillon blanc avec du miel : enfin un des meilleurs moyens de faciliter l'expectoration, c'eſt un veſſicatoire appliqué ſur la poitrine,

à l'endroit même où la douleur se fait sentir.

Lorsque la péripneumonie se trouve compliquée avec la fièvre putride, on doit être réservé sur l'usage de la saignée; on doit mêler les acides minéraux à la boisson, & donner plusieurs fois par jour la décoction d'un demi-gros de quinquina.

Si la fièvre est bilieuse, l'hémétique sera très-utile. Il est nécessaire d'employer ensuite les purgatifs. Ces évacuans, en dissipant la cause matérielle de la maladie, feront cesser l'irritation dont elle dépendoit.

De la Pleurésie.

Il est très-difficile d'admettre une distinction entre la péripneumonie &

la pleurésie, considérées relativement à leur nature; mais il est vraisemblable que la différence des symptômes qui caractérisent ces deux affections tient à celle du siége qui leur est propre. Quoi qu'il en soit, dans la pleurésie, le pouls est plus dur, la douleur est pungitive & circonscrite, au lieu d'être obtuse & sourde. La difficulté de respirer semble être plutôt l'effet de la douleur que celui de l'engorgement & de l'embarras des poumons: cependant cet engorgement & cet embarras suivent bientôt la pleurésie, de manière que celle-ci se confond avec la péripneumonie, & demande la même méthode de traitement.

De la Pleuroneumonie.

Ce mot composé désigne une inflammation de la partie de la plévre qui recouvre les poumons. Il est aisé de s'appercevoir qu'une pareille affection ne sauroit être distinguée de la péripneumonie & de la pleurésie, à moins qu'on ne veuille exprimer par cette dénomination un genre particulier d'inflammation : ceux qui admettent ce genre d'inflammation, la regardent comme d'une nature érysipélateuse : ils se fondent sur ce que l'inflammation change souvent de place; mais elle a à-peu-près les mêmes symptômes & la même terminaison que la péripneumonie : elle demande par conséquent le même traitement.

De l'inflammation du Diaphragme.

On donne le nom de paraphrénésie à cette espèce d'inflammation de la poitrine : elle a son siége comme son nom l'indique, dans la partie de la plevre, qui revêt la partie supérieure du diaphragme : elle se manifeste par une douleur vive qui s'étend depuis la partie antérieure & inférieure de la poitrine jusqu'à la partie du dos qui lui correspond directement : la respiration est courte & pénible ; la toux est séche, accompagnée du hoquet, & quelquefois du délire : on a cru que le *ris sardonien*, qui est une rétraction spasmodique des lèvres, jointe à des secousses convulsives du diaphragme, & le délire étoient

des ſignes indubitables de l'inflammation de ce dernier organe ; mais l'expérience a fait voir que ces ſymptômes exiſtent quelquefois ſans inflammation, & celle-ci ſans eux. La paraphrénéſie, lorſqu'on la diſtingue bien, ne peut être conſidérée que comme une variété de la péripneumonie, & doit être confondue avec elle dans le même traitement.

De la fauſſe Péripneumonie.

Cette affection mérite plus d'être diſtinguée de la véritable péripneumonie que toutes celles dont nous venons de faire mention : elle a auſſi des caractères plus diſtincts, qui en indiquant ſa nature différente, font voir le différent traitement qui lui

convient; elle dépend de la congeſtion d'une humeur pituiteuſe ſur les poumons; elle règne ordinairement en hiver, à la fin de l'automne & au commencement du printems: elle attaque les perſonnes foibles, phlegmatiques, les vieillards; la fièvre eſt médiocre, ainſi que la chaleur, & le pouls paroît à peine être ſorti de ſon état naturel. Cependant la toux eſt aſſez forte, & la reſpiration eſt gênée.

On ne doit point, dans le traitement de cette eſpèce de péripneumonie, chercher à diminuer l'embarras des poumons par le moyens des ſaignées. Ici l'émétique & les purgatifs réuſſiſſent beaucoup mieux; ils détournent efficacement de la poitrine les humeurs viſqueuſes qui la ſurchar-

gent, & rétabliſſent par ce moyen la liberté de la reſpiration : les lavemens peuvent auſſi concourir à produire cet heureux effet, ſur-tout ſi on a ſoin de les rendre ſtimulans ; on remplira ce but en les compoſant avec une décoction de deux gros de ſenné, dans laquelle on délayera deux onces de catholicum double : les pédilures & les veſſicatoires aux jambes peuvent être auſſi d'un grand ſecours. On donnera pour boiſſon de l'infuſion de fleurs de ſureau, ou de la décoction de racine de bardane édulcorée avec le miel. On peut encore, pour diviſer les humeurs viſqueuſes, donner toutes les heures un grain de ſoufre doré d'antimoine, ou un quart de grain de kermès minéral.

De l'inflammation du Foie, ou Hépatite.

L'inflammation du foie préſente quelques différences dans les ſymptômes qui l'accompagnent, à raiſon de l'endroit qu'elle peut occuper. Lorſqu'elle affecte la partie ſupérieure & convexe du foie, comme ce viſcère adhère par cet endroit au diaphragme, elle eſt ſuivie d'une douleur vive & tenſitive, que le mouvement du diaphragme néceſſaire à la reſpiration rend plus aigüe: elle rend la reſpiration pénible & donne lieu à une toux ſéche; le pouls eſt dur, plein & rapide dans cette inflammation, comme dans celles de la poitrine dont nous venons de parler.

Elle a le même caractère, malgré la différence du siége ; la plupart de ses symptômes lui sont communs avec elles, de sorte que le traitement indiqué pour celle-ci leur convient absolument.

L'inflammation de la substance du foie est caractérisée par une douleur sourde & gravative, que le mouvement du diaphragme n'augmente point. L'ictère ou la jaunisse accompagne quelquefois cette espèce d'inflammation, mais n'en est pas toujours une suite. Le pouls est moins dur que dans l'inflammation de la partie supérieure & convexe du foie : ses caractères en général sont assez obscurs, pour pouvoir être méconnus, ce qui est d'une conséquence dangereuse.

La congestion d'un sang âcre & visqueux dans les rameaux de la veine-porte, paroît être la cause prochaine de l'inflammation du foie. Cette congestion peut être déterminée par des spasmes de ce viscère, occasionnés par les passions de l'ame, par la suppression des hémorrhagies habituelles, telles que les hémorrhoïdes & le flux menstruel, par une vie trop sédentaire jointe à un régime trop échauffant, & à une nourriture trop abondante.

La fièvre qui accompagne l'inflammation du foie est ordinairement d'un caractère bilieux; aussi doit-on moins insister sur les saignées que dans les autres affections purement inflammatoires. Un genre de saignée qui lui

convient plus qu'à tout autre, c'est celle qui est produite par les sangsues appliquées au fondement; par ce que ce moyen est plus efficace pour dégorger directement les rameaux de la veine-porte que les saignées générales. Les vessicatoires appliqués sur l'endroit correspondant à la partie enflammée, peuvent aussi être très-utiles. La diète & les boissons délayantes nitrées sont ici nécessaires, comme dans toutes les autres inflammations : on doit avoir soin de tenir le ventre libre par le moyen des lavemens, après avoir évacué la saburre bilieuse par le moyen de l'émétique à petites doses & des purgatifs doux.

La tumeur qui résulte de l'inflammation du foie peut contracter diverses adhérences avec les parties qui

l'avoiſinent : ſouvent c'eſt avec les tégumens du bas-ventre ; alors la tumeur qui paroît extérieurement peut être ouverte, en perçant ces tégumens, & le pus, lorſqu'il eſt formé, être évacué : quelquefois le pus fuſe vers les extrémités inférieures, & y forme des ulcères incurables. Le pus peut auſſi ſe diriger vers les reins & vers les poumons. Si l'abcès adhère aux inteſtins ou à l'eſtomac le pus les corrode. S'il s'épanche dans la cavité du ventre, il produit l'aſcite purulente : lorſque le malade tombe dans l'abattement, & que les ſelles exhalent une odeur fétide & cadavéreuſe, on a lieu de croire que l'inflammation ſe termine par la gangrène : on doit alors employer les fortifians & les anti-ſeptiques que nous avons

déjà prefcrits plufieurs fois : enfin, une autre terminaifon de l'inflammation du foie, qui fans être auffi promptement mortelle, n'en eft pas moins redoutable, c'eft l'induration ; la douleur ceffe, mais la fanté ne fe rétablit point ; la refpiration & la digeftion reftent léfées ; & le fquirrhe du foie finit tôt ou tard par amener l'hydropifie : fi le pus eft réforbé dans la maffe du fang, il donne la fièvre lente.

De l'inflammation des Reins, ou Néphritite.

Cette affection s'annonce par une douleur fixe & pungitive, qui a fon fiége dans les lombes. Cette douleur & la fièvre font plus ou moins vives, felon que l'inflammation affecte les

parties membraneuſes du rein, ou le parenchime de ce viſcère : le cours des urines eſt intercepté, & ſi le malade en rend quelque peu, elle eſt rouge : à ces ſymptômes ſe joignent une grande émiſſion de vents par le haut & par le bas, des vomiſſemens qui ſont quelquefois bilieux, des coliques, des envies inutiles d'aller à la ſelle, la rétraction du teſticule qui répond au rein affecté.

La ſituation de cet organe fait que ſon inflammation peut avoir à-peu-près les mêmes ſuites que l'inflammation du foie, c'eſt-à-dire que le pus qui en réſulte peut ſe faire jour à travers les parties extérieures, s'inſinuer dans le canal inteſtinal en le corrodant, s'épancher dans la ca-

vité du ventre, ou être absorbé, & produire la consomption ou phthisie rénale; il peut s'évacuer par la vessie; la gangrène & le squirrhe sont des terminaisons très-rares de l'inflammation des reins.

La cause la plus fréquente de la néphritite est la suppression des écoulemens sanguins habituels ou naturels, tels que le flux hémorrhoïdal & le flux menstruel : elle peut être l'effet de causes externes, telles que les contusions, d'une rétention trop prolongée des urines, du gravier & du calcul des reins, de la pléthore & des exercices violens, de l'abus des boissons & des alimens échauffans, & des remèdes qui font une trop forte impression sur les voies urinaires.

L'inflammation des reins demande qu'on saigne promptement le malade, & qu'il boive souvent d'une boisson adoucissante, telle que l'eau de poulet, le petit-lait, ou une décoction de racines de chiendent, dans laquelle on fera dissoudre un demi-gros de nitre. Les lavemens émolliens, faits avec la décoction de graine de lin ou de bouillon blanc, les fomentations sur la partie affectée, faites avec cette même décoction, peuvent soulager beaucoup. S'il y avoit de la saburre dans les premières voies, on pourroit sans danger, donner un purgatif composé de deux onces de manne & de deux onces de tamarins: les vessicatoires seroient ici déplacés par l'action qu'ils ont sur les voies urinaires.

urinaires. Les ſang-ſues au fondement pourroient être plus utiles, ſur-tout ſi l'inflammation avoit été précédée par la ſuppreſſion de quelque écoulement ſanguin.

Dans le cas de gravier dans les reins, il eſt eſſentiel de relâcher les parties, afin qu'elles donnent paſſage aux petites pierres qui les irritent : il faut employer alors tout ce qui peut calmer les ſpaſmes qu'elles y cauſent ; aux moyens déjà indiqués, on joindra les bains tièdes, & même l'opium, ſi le ſpaſme domine plus que l'inflammation ; dans ce dernier cas, on donneroit toutes les heures une cuillerée de la potion ſuivante ; prenez un gros de poudre tempérante de ſtahl, une once de ſyrop de dia-

code, quatre onces d'eau de coquelicot; faites-en le mélange.

De l'inflammation de l'Estomac, ou Gastrite.

Cette inflammation est annoncée par une douleur vive dans la région de l'estomac, que les alimens & la boisson augmentent, par un hoquet violent & des envies continuelles de vomir, une fièvre forte, la froideur des extrémités.

Cette maladie dangereuse est occasionnée ou par les substances corrosives qui sont introduites par la bouche dans l'estomac, telles que le sublimé corrosif, l'arsenic, & les autres corps du régne minéral ou végétal, les purgatifs violens & les

alimens échauffans ; ou par le transport d'une humeur morbifique de quelque autre partie du corps à l'estomac ; ou par la sympathie de quelque autre organe, dont les lésions se font sentir à l'estomac, comme, par exemple, celles de la tête ; l'inflammation de l'estomac, qui est l'effet de sa sympathie avec la tête, est peut-être la plus redoutable de toutes.

Cette espèce d'inflammation exige comme les autres, la méthode antiphlogistique, c'est-à-dire la saignée, les boissons délayantes & tempérantes, les fomentations & les lavemens émolliens. Il faut diminuer le spasme & le froid des extrémités par le moyen des frictions : mais avant tout, si les causes matérielles de l'in-

flammation font encore dans l'eftomac, il faut tâcher de les en chaffer par le vomiffement : fi ce font des matières corrofives telles que le fublimé corrofif & l'arfénic, il faut adoucir leur impreffion par des boiffons mucilagineufes, telle que la décoction de graine de lin, ou par des potions huileufes : il eft effentiel de tâcher de décompofer le poifon par le moyen de l'eau de favon, ou du foie de foufre qu'on fait avaler au malade.

De l'inflammation des Inteftins, ou Entérite.

Dans l'inflammation des inteftins, le bas-ventre eft douloureux, & la douleur qui eft plus ou moins vive selon le degré d'inflammation, aug-

mente lorſqu'on le preſſe, & lorſque la boiſſon ou le chyle réſultant des alimens que le malade a pris, vient à paſſer ſur la partie affectée; le malade a le pouls dur & rapide, une chaleur & une ſoif ardente, les urines rouges & le ventre reſſerré: il a ſouvent auſſi des envies de vomir.

Les cauſes de l'inflammation des inteſtins peuvent être les mêmes que celles de l'inflammation de l'eſtomac; mais on peut mettre parmi les cauſes de la première, l'étranglement de quelque hernie, un amas d'excrémens durcis, qui irritent directement les inteſtins, ou comprimant les vaiſſeaux de ces organes, & gênant le cours du ſang qu'ils charrient, donnent lieu à une irritation qui déter-

mine une réaction, & par conséquent une inflammation.

Elle se termine souvent par la suppuration, & quelquefois par la gangrène.

On doit, pour en arrêter les progrès, se hâter de recourir à la saignée, qu'on doit réitérer proportionnellement à l'intensité de l'inflammation & aux forces du malade : les lavemens émolliens faits avec l'infusion de fleurs de mauve & de bouillon blanc doivent être sur-tout répétés souvent, parce qu'en agissant directement sur l'organe, ou du moins sur une partie de l'organe affecté, ils peuvent beaucoup contribuer à diminuer le spasme, & faciliter la résolution de l'engorgement inflamma-

toire : on peut les rendre encore plus relâchans, en y ajoutant la décoction de graine de lin, ou de l'huile. On fera en même tems des fomentations émollientes sur les parties extérieures du bas-ventre avec l'huile de camomille & l'infusion de fleurs de mauve; le malade ne prendra pour nourriture que du bouillon très-léger, & pour boisson que du petit-lait, ou de l'eau de chiendent.

Lorsque l'inflammation est le résultat de l'étranglement d'une hernie, on doit tâcher de la réduire par l'application de l'eau froide & de la glace : cette réduction est impossible, s'il y a adhérence des parties; & il faut recourir à l'opération, s'il n'est pas possible de réduire la hernie : si l'inflam-

mation avoit été l'effet de la ſuppreſſion de quelque flux ſanguin, tel que les hémorrhoïdes ou le flux menſtruel, il faudroit appliquer les ſangſues au fondement, ou aux parties de la génération, & faire des fomentations chaudes ſur ces parties : enfin on oppoſera aux cauſes de l'inflammation des inteſtins, ſi elles ſont les mêmes que celles de l'inflammation de l'eſtomac, les mêmes moyens qui ont été indiqués contre celle-ci.

Comme la dyſſenterie eſt ſouvent inflammatoire, nous ne croyons pas devoir la renvoyer à un autre endroit, quoiqu'elle doive être enviſagée ſous d'autres rapports que celui d'une ſimple inflammation.

De la Dyssenterie.

On définit ordinairement la dyssenterie un flux de ventre accompagné d'épreintes, dans lequel les déjections sont fréquentes, bilieuses, muqueuses & sanguinolentes: mais ces caractères conviennent également à la diarrhée, de sorte qu'il est très-difficile de fixer la différence qu'on doit mettre en ces deux affections. La présence du sang dans les déjections, que quelques-uns regardent comme un signe distinctif de la dyssenterie, n'est pas un caractère qui lui soit essentiel, puisqu'elle a souvent lieu sans déjections sanguinolentes, & que la diarrhée laisse quelquefois voir des traces de sang dans les matières que

les malades rendent. La fièvre qui eſt la ſuite de la dyſſenterie eſt ce qui ſemble devoir le plus caractériſer cette affection, & la diſtinguer de la diarrhée: celle-ci peut bien être, & eſt ſouvent la ſuite d'une fièvre; mais l'état fébrile n'eſt peut-être jamais l'effet d'une ſimple diarrhée.

La dyſſenterie règne ordinairement en été & en automne; elle eſt le plus ſouvent épidémique: on peut la conſidérer comme une congeſtion d'humeurs, ſuſceptibles de toutes les modifications, que les ſaiſons, le régime, le tempérament, la diſpoſition momentanée des individus, les émanations pernicieuſes des lieux peuvent leur donner; de ſorte que la dyſſenterie peut être inflammatoire,

catarrheuſe, éryſipélateuſe, putride, bilieuſe, ſelon les diverſes circonſtances où le malade ſe trouve, & la nature des maladies régnantes: nous ne parlerons point ici de la dyſſenterie qui peut être occaſionnée par la ſuppuration des différens viſcères du bas-ventre, par quelque matière âcre introduite par la bouche dans le canal inteſtinal. La véritable dyſſenterie ſe termine, comme la plupart des fièvres aigües, par les ſueurs & par les urines.

Au flux de ventre qui annonce la dyſſenterie, ſe joignent une peſanteur générale de tout le corps, des friſſons & des chaleurs qui ſe ſuccèdent rapidement. Le pouls du malade eſt petit, rapide & ſouvent intermittent; ſa langue eſt cou-

verte d'une matière visqueuse, tantôt blanche & tantôt jaune; d'autres fois la langue est séche, & malgré cette sécheresse, le malade n'est point altéré; son urine est rouge & sans sédiment: par les progrès & la trop longue durée de la dyssenterie, les forces du malade s'épuisent, ses traits s'altèrent; il est défiguré par la maigreur, ses yeux deviennent ternes, sa foiblesse est extrême;, & tout annonce en lui le prochain affaissement de la machine. Cet état est surtout annoncé par le hoquet qui survient vers la fin de la maladie, & se joint à des sueurs froides, qui terminent les jours du malade.

Les fruits ont été regardés comme la principale cause de la dyssenterie; c'est

c'eſt une erreur que les Médecins ont abandonnée au vulgaire, auquel il ſeroit cependant utile de perſuader que les fruits, lorſqu'ils ſont mûrs, bien loin de produire la dyſſenterie, peuvent toujours être avantageux, puiſqu'ils ſont anti-putrides & rafraîchiſſans.

L'humidité, les mauvais alimens, les eaux corrompues, le froid de la nuit, après avoir été expoſé à des chaleurs vives pendant le jour, les ſaiſons chaudes & pluvieuſes; mais plus que toutes ces choſes, les émanations putrides des terreins marécageux & des eaux croupiſſantes, ſont les cauſes ordinaires de la dyſſenterie.

La ſeule indication de ces différentes cauſes ſuffit pour faire voir

combien la dyssenterie peut varier par sa nature, & combien il importe de bien connoître son caractère, pour appliquer avec succès les moyens de guérison qui lui conviennent.

La valeur des différens symptômes est essentielle à connoître dans cette maladie, parce qu'elle peut donner des motifs de craindre ou de se rassurer, & par-là même qu'elle peut décider du choix des moyens qu'on a à employer.

Les selles rares, & qui ont une certaine consistance, sont toujours d'un bon augure : la couleur jaune des matières est la plus favorable; les filets de sang dont elles sont teintes quelquefois n'annoncent rien de mauvais; il n'en est pas de même lorsque

le sang est confondu & mêlé intimément avec elles ; car cette circonstance annonce une disposition à la putridité. Le vomissement, qui a lieu quelquefois au commencement de la maladie, n'est point dangereux, s'il détermine une évacuation de bile jaune : il est d'un mauvais présage, si les efforts du vomissement n'évacuent rien, ou ne parviennent à expulser qu'une bile verte. Les selles de cette couleur sont à redouter, ainsi que celles qui sont blanches & dénuées de filets de sang : il faut que les selles soient peu fréquentes, & qu'elles appaisent les douleurs ; le contraire est d'un prognostic fâcheux. Il n'est pas nécessaire de dire que celles qui exhalent une odeur cadavéreuse sont les plus fu-

nestes; & si, avec une telle odeur des excrémens, les douleurs cessent tout-à-coup, sans que les symptômes de la maladie se calment, on peut annoncer la gangrène des intestins. La prostration des forces est un symptôme à craindre, comme dans toutes les autres fièvres; enfin on regarde comme un mauvais signe, que, lorsque le malade avale de la boisson, celle-ci tombe comme un corps pesant, en faisant un certain bruit.

Le succès du traitement de la dyssenterie dépend de la connoissance qu'on a de la nature de la maladie; mais avant d'indiquer les moyens curatifs qu'elle exige, il est utile d'observer que la dyssenterie est presque toujours contagieuse. On a cru cepen-

dant s'appercevoir qu'elle ne l'eſt point dans le premier tems de ſon invaſion : on en a conclu qu'elle ne prenoit ce caractère que lorſque les humeurs avoient contracté une certaine putridité ; mais quelques Médecins penſent que ce caractère contagieux de la dyſſenterie eſt indépendant de la putridité des humeurs.

Quelquefois la dyſſenterie eſt purement inflammatoire, & ce n'eſt pas la plus dangereuſe, pourvu qu'on parvienne à la bien reconnoître : dans cette eſpèce, on n'apperçoit point les ſignes qui annoncent la préſence de la bile, le malade n'eſt point abattu, ſon pouls, quoiqu'inégal & ſerré, eſt néanmoins dur. Le régime anti-phlogiſtique, c'eſt-à-dire la

faignée, les boiffons adouciffantes, les fomentations & les lavemens émolliens, convient abfolument à cette dyffenterie.

Celle qui dépend d'un amas de faburre bilieufe demande l'émétique & les purgatifs acides, tels que les tamarins & la crême de tartre, dont on préparera & facilitera les effets par une ample boiffon, telle que l'eau de chiendent aiguifée avec le jus de citron ou de grofeille, & par des lavemens fouvent répétés.

Dans le cas où la dyffenterie eft l'effet de la congeftion d'une humeur catarrheufe fur les inteftins, on donnera pour boiffon une tifanne propre à délayer la matière qui irrite les inteftins, & à la diriger doucement vers la peau,

telle que l'infusion de fleurs de sureau édulcorée avec le miel, à laquelle on ajoutera un peu de vinaigre : on administrera au malade plusieurs lavemens par jour faits avec une infusion de bouillon blanc ou de camomille, & aussi chauds que le malade pourra les supporter : si les tranchées étoient très-fortes, on appliqueroit un vessicatoire sur le bas-ventre à l'endroit correspondant à la douleur. Le vomissement est aussi nécessaire dans cette espèce de dyssenterie, que dans celle qui dépend de la saburre bilieuse. Après l'émétique, on passera à l'emploi de quelque purgatif doux, tel que la manne & les tamarins : la rhubarbe, qu'on a beaucoup recommandée pour la dyssenterie, n'est pas

un purgatif sûr ; elle eſt ſujette à augmenter les douleurs. Les fomentations chaudes ſur le bas-ventre conviennent dans cette eſpèce de dyſſenterie, comme dans celles dont nous venons de parler.

Lorſqu'il y a des ſignes certains d'une diſpoſition putride des humeurs, il ne faut point prodiguer les remèdes évacuans, qui augmenteroient la foibleſſe qui ſuit toujours cette diſpoſition : l'émétique, qui n'a pas cet inconvénient, peut être adminiſtré avec ſûreté ; & ſi la ſaburre des premières voies compliquée avec la putridité obligeoit de purger, il feroit néceſſaire d'employer les tamarins, la rhubarbe & la crême de tartre, qui ſont anti-ſeptiques & fortifians ; mais après

avoir purgé, il faut recourir aux anti-putrides les plus efficaces, tels que le quinquina & le vin; on mêlera celui-ci à la boiſſon du malade, & on lui donnera trois fois par jour la décoction de deux gros de quinquina. Ce traitement convient auſſi aux dyſſenteries d'une nature nerveuſe ou maligne, qui ſont accompagnées d'une grande proſtration des forces.

L'opium n'eſt pas un remède qu'on puiſſe indiquer à toutes ſortes de perſonnes : il peut être nuiſible dans beaucoup de cas, que celles qui n'ont pas l'habitude de voir & de traiter des malades ne peuvent pas diſtinguer facilement. Il convient lorſque les ſpaſmes dominent ; mais alors encore il eſt difficile de graduer ſa doſe : pour

les personnes qui ne sont point initiées dans l'art de guérir, il est plus sûr, dans ce cas, de suppléer à l'opium par les émolliens, administrés intérieurement & extérieurement.

Des Catarrhes.

C'est un genre d'affections qui tiennent souvent de trop près aux inflammations, pour que nous n'en faisions pas mention ici ; & en effet, rien n'est plus commun que de voir le catarrhe prendre un caractère inflammatoire. C'est une des maladies dont le siége varie le plus ; elle peut affecter le nez, la gorge, la poitrine & le canal intestinal, comme dans la maladie dont nous venons de parler. La cause matérielle du catarrhe est une

humeur âcre qui affecte principalement les glandes : il dépend peut-être d'un miasme, lorsqu'il est épidémique : on croit même qu'il est souvent contagieux; il est des personnes qui ont une disposition particulière aux catarrhes. Ce sont, entr'autres, celles qui sont d'une constitution bilieuse, affectées d'un vice dartreux ou rhumatique : le froid, sur-tout lorsqu'on s'y expose après avoir été fortement échauffé, peut déterminer le catarrhe; la fièvre qui l'accompagne est quelquefois si légère, qu'elle se fait à peine appercevoir; mais d'autres fois elle est si forte, qu'elle fait du catarrhe une des maladies les plus sérieuses.

Dans le *coryza*, qui est ce que le vulgaire appelle le *rhume de cerveau*,

l'humeur catarrheuſe affecte les glandes du nez ; d'abord il n'y a point d'écoulement ; pour l'ordinaire, l'on ſent un embarras dans le nez qui provient vraiſemblablement de la tenſion, de l'érétiſme de la membrane pituitaire, & du gonflement de ſes glandes. Cet état, ou ce catarrhe ſans écoulement eſt ce qu'on appelle *enchifrenement* ; lorſque ſans doute la tenſion de la partie affectée commence à diminuer, il découle une humeur qui eſt d'abord très-âcre, très-ténue & très-claire, mais qui enſuite devient épaiſſe, perd ſa tranſparence & ſon âcreté.

Lorſque la matière du catarrhe ſe jette ſur les différentes parties de la gorge, elle produit une eſquinancie

catarrhale, qui est souvent accompagnée d'une fièvre plus ou moins inflammatoire ; l'inflammation, dans ce cas cependant, n'est jamais aussi forte que dans la véritable esquinancie inflammatoire, & se termine rarement par la suppuration.

L'humeur catarrheuse peut affecter la poitrine, & selon l'étendue de la congestion, & peut-être le degré d'acrimonie, ne produire qu'un simple rhume sans fièvre & sans inflammation, que la Nature guérit toute seule ; ou former une fausse péripneumonie, si la congestion & l'âcreté de l'humeur sont considérables. Nous avons déjà traité de cette espèce de péripneumonie, en parlant des affections inflammatoires de la poitrine. Dans le

catarrhe, on doit d'abord se proposer d'adoucir l'âcreté de la matière dont il dépend, & de calmer l'irritation qu'elle produit. On opère ce double effet en faisant boire au malade une grande quantité de boisson adoucissante, & en exposant les parties affectées à la vapeur de l'eau chaude. Ces deux moyens suffisent ordinairement dans le *coryza* & dans le rhume de poitrine : lorsque la gorge est prise, & que son embarras est considérable, il faut encore tâcher d'en détourner l'humeur, & on parvient à ce but de deux manières, par les vesicatoires & par l'émétique. Ce dernier moyen est d'autant plus nécessaire, que le catarrhe, le plus souvent se complique avec la saburre bilieuse ; les purgatifs

rafraîchissans sont aussi nécessaires dans ce dernier cas. Le régime du malade doit être plus ou moins anti-phlogistique, selon le degré d'inflammation dont le caractère peut être accompagné ; mais c'est une erreur de croire que cette affection demande des remèdes chauds : ils ne doivent jamais l'être qu'au point de favoriser doucement la transpiration.

Des Fièvres exanthématiques.

Dans ces fièvres, il se fait à la peau une éruption qui varie par sa forme, son étendue & sa nature : les *exanthèmes* sont ou de simples taches, ou des boutons plus ou moins gros, plus ou moins rapprochés, ou des vésicules de différentes couleurs ; ils dépendent

ou d'un *miasme*, ou d'un principe d'acrimonie qui tire son origine d'une certaine dégénération des humeurs; ils sont tantôt critiques, c'est-à-dire le résultat d'un travail de la Nature, & nécessaires à la terminaison de la maladie; & tantôt symptômatiques, c'est-à-dire une suite de la violence du mal, qui ne contribue ni à son adoucissement, ni à sa terminaison; ils peuvent se joindre à toutes les espèces de fièvre; & leur plus ou moins de danger, dépend de la nature de la fièvre dont ils sont un symptôme. On doit favoriser l'éruption de ceux qui sont critiques, sans la solliciter par des remèdes violens: exciter ceux qui sont symptômatiques, ce seroit vouloir augmenter la maladie. La plus singulière & la plus

intéressante de toutes les maladies exanthématiques est la petite-vérole : presque tous les hommes lui doivent un tribut ; elle menace à la fois la vie & la beauté. Quels motifs pour chercher à se garantir de ses terribles impressions !

De la Petite-Vérole.

Cette maladie n'a pas toujours existé dans nos climats : elle a été répandue en Europe par les Sarrasins ; elle a été apportée de l'Arabie, où l'histoire nous montre sa première source connue, du moins parmi nous : elle se propage, depuis sa première apparition, en se communiquant d'un individu à un autre. Il n'est pas bien certain que l'air la transmette, du moins à de grandes distances : le

contact est la manière la plus évidente dont le miasme variolique se communique ; cependant cette communication est subordonnée à des circonstances qui tiennent à la nature des saisons, & la disposition momentanée du corps ; il est tel état de l'air qui paroît plus ou moins favorable au développement de la petite-vérole ; car on voit son activité, lorsqu'elle règne dans quelqu'endroit, se rallentir ou se ranimer par les changemens de l'atmosphère. Il en est de même de la constitution du corps ; les mêmes individus n'ont pas toujours la même disposition à être affectés du miasme variolique, & tel qui, sans prendre de précaution, & même en s'exposant à la contagion de la petite-vérole, a

été garanti long-tems de cette maladie, en eſt tout-à-coup atteint, ſans avoir été plus expoſé qu'autrefois à l'action des cauſes qui propagent le *miaſme* variolique.

Le danger qui ſuit ſouvent la petite vérole, paroît dépendre auſſi de ces diſpoſitions particulières de l'air & du corps : il eſt des ſaiſons & des années où la petite-vérole eſt très-bénigne, & d'autres où elle exerce les plus affreux ravages: on voit le même *miaſme* qui a produit dans un individu une petite-vérole d'un bon caractère, développer dans un autre, la petite-vérole la plus funeſte : cette différence paroît tenir à la nature de la fièvre qui l'accompagne, & qui eſt tantôt inflammatoire, tantôt bilieuſe,

tantôt lymphatique, putride ou maligne, & quelquefois compliquée de ces différens états.

La petite-vérole consiste en une éruption de boutons, qui commencent par n'être que des taches rouges, lesquelles croissant peu-à-peu, finissent par former des pustules. Cette éruption est précédée d'une fièvre qui doit finir avec elle, lorsque la maladie doit être bénigne : elle s'annonce par des lassitudes, des chaleurs & des frissons alternatifs, des maux de tête & des douleurs de reins, par cette sensation pénible au creux de l'estomac, qu'on appelle *mal de cœur*, & par des envies de vomir, que suit quelquefois le vomissement. L'éruption, dans les enfans, est sou-

vent précédée par des convulſions ou par l'aſſoupiſſement.

On diſtingue la petite-vérole en diſcrète & en confluente : la diſcrète eſt celle dont les boutons ſont diſtincts & ſéparés ; la confluente eſt celle dont les puſtules moins circonſcrites & moins ſéparées que dans l'autre, ſe touchent & ſe confondent. Communément la petite-vérole diſcrète eſt moins dangereuſe que la confluente, quoique celle-ci puiſſe être quelquefois d'un bon caractère, tandis que la diſcrète eſt d'une nature pernicieuſe.

On diviſe la durée de la maladie en quatre périodes, qui ſont celui de la *Fièvre d'invaſion*, celui de *l'éruption*, celui de la *ſuppuration* &

celui de la *deſſication*. Le premier eſt marqué par une fièvre accompagnée des ſymptômes décrits ci-deſſus. Le ſecond eſt celui où les boutons paroiſſent, d'abord ſur le viſage; enſuite ſur la poitrine & ſur les mains, & ſucceſſivement ſur les extrémités inférieures. Cette éruption commence ordinairement le troiſième ou le quatriéme jour depuis l'inſtant de *l'invaſion*: elle dure quatre jours depuis l'apparition des premières taches qui devancent les puſtules. Dans le troiſième période, ou celui de la ſuppuration, les boutons de rouges qu'ils étoient, deviennent pâles, ils blanchiſſent enſuite, & finiſſent par prendre une teinte jaunâtre; c'eſt l'effet des changemens qu'éprouve la matière

qu'ils contiennent. Cette opération de la nature commence le sixième ou le septième jour, & se termine le neuvième ou le dixième : elle est accompagnée d'une fièvre dont l'intensité est proportionnée à la quantité des boutons, & à l'état du malade. Dans le quatrième période, les pustules commencent à se dessécher, & tombent au bout de trois ou quatre jours.

Ces périodes se succèdent d'une manière moins régulière, & avec des symptômes plus graves, dans la petite-vérole confluente ; souvent ils présentent tous les caractères de la fièvre maligne.

Les adultes sont sujets, pendant le période de la suppuration, à une

falivation qu'il ne faut ni exciter, ni fupprimer.

Il n'eft pas avantageux que l'éruption foit précoce, & fe faffe avant le troifième jour, comme il eft d'un mauvais augure qu'elle foit trop tardive, & fe faffe quelques jours après. C'eft un mauvais figne auffi que les taches qui précèdent les puftules foient pâles.

Dans le traitement de la petite-vérole, comme dans celui de plufieurs autres maladies, on ne doit agir qu'autant que la nature a befoin d'un fecours étranger. Si les périodes fe fuccèdent d'une manière régulière & paifible, les remèdes ne pourroient que troubler la marche falutaire de la maladie: les fymptômes qui forment le

le début de la maladie doivent être modérés, s'ils sont trop violens, par les boissons rafraîchissantes, par les lavemens, & même par la saignée, si la direction du sang vers la tête est trop forte: les bains des pieds peuvent aussi être utiles dans ce premier période de la maladie: vers le troisième jour, qui est le tems où l'éruption doit se faire, s'il y a des indices de saburre bilieuse, ou que les mouvemens de la nature se trouvent trop foibles, l'émétique sera d'un grand secours pour débarrasser les premières voies, & décider l'éruption par l'impulsion qu'il donne toujours aux humeurs vers la peau.

Si l'éruption est abondante, & que le corps, & sur-tout le canal alimen-

taire, paroiſſent ſurchargés de matière purulente, on doit, dans le troiſième période, c'eſt-à-dire celui de la *ſuppuration*, tâcher d'en diminuer la maſſe par des purgatifs doux, tels que la manne & les tamarins: on pourra donner une once & demie de chacune de ces ſubſtances. Les purgatifs alors ont auſſi l'effet de diminuer la ſalivation, qui quelquefois eſt trop forte, & incommode beaucoup le malade; quant aux lavemens, ils ſont avantageux dans tous les périodes de la maladie.

La nourriture du malade doit ſe réduire à des bouillons légers, auxquels on mêlera un peu de crême de riz : ſa boiſſon ſera de l'eau d'orge ou de chiendent, à laquelle

on peut ajouter un tiers de lait de vache, & un demi-gros de nitre sur une pinte de boisson. Dans tous les tems de la maladie, il est nécessaire de renouveller souvent l'air de la chambre du malade, & de faire lever celui-ci de tems en tems. La précaution de renouveller l'air est sur-tout essentielle, lorsque l'éruption est achevée, parce qu'alors les émanations de la matière purulente des pustules concourent à l'infecter.

Nous avons dit plus haut que le caractère de la petite-vérole répondoit à la nature de la fièvre qui l'accompagne : si celle-ci est putride, la petite-vérole sera très-dangereuse ; elle s'annonce par une chaleur âcre de la peau, quoique le visage soit pâle, par

une foibleſſe très-grande, & un pouls petit & irrégulier; les boutons qui ſont d'abord d'un rouge foncé, deviennent enſuite bleuâtres & noirs. Dans cette eſpèce de petite-vérole, comme dans la fièvre putride, on doit avoir recours aux acides, ſur-tout aux acides minéraux, au quinquina & au vin, & éviter les purgatifs, & tous les remèdes capables d'affoiblir.

La petite-vérole peut ſe joindre à une fièvre pituiteuſe; dans ce cas, le pouls eſt foible, le malade eſt pâle, les puſtules s'élèvent avec difficulté, & ſe rempliſſent d'une humeur limpide; ce qui conſtitue la petite-vérole *cryſtaline*. Daus cette eſpèce, comme dans la précédente, on doit s'attacher

à ranimer les forces de la nature : les veſſicatoires ſont un moyen qu'on peut ajouter avantageuſement aux remèdes fortifians.

Tous ces différens moyens d'exciter & de fortifier ſont auſſi ceux qui conviennent à la fièvre nerveuſe ou maligne qui peut ſe joindre à la petite-vérole.

Les yeux du malade ſont ſouvent fermés & collés par le pus ; il convient de les humecter ſouvent avec une infuſion de fleurs de mauve : on en injectera dans les narines, ſi elles ſont bouchées par des puſtules.

Lorſque les boutons commenceront à ſe deſſécher, on pourra augmenter la nourriture du malade, & lorſque la deſſication ſera très-avan-

cée, on le purgera, & on lui donnera tous les jours quelques tasses d'une décoction de racine de squine ou de bardane, qui achevera de dissiper par les pores de la peau les restes de l'humeur variolique.

De la Petite-Vérole volante.

Une éruption semblable, à beaucoup d'égards, à celle de la petite-vérole, a souvent donné lieu à des mécomptes & à des erreurs : elle a plus d'une fois fait croire que certaines personnes avoient eu deux fois la véritable petite-vérole, c'est ce qu'on appelle vulgairement la *petite-vérole volante*, ainsi désignée, parce que les boutons qu'elle présente disparoissent promptement, & le plus

ſouvent ſans ſuppuration ; la matière qui les remplit, n'eſt pour lors qu'une humeur aqueuſe ; ils ſe montrent ordinairement dès le ſecond jour, & ſe diſſipent long-tems avant le terme qui eſt propre à la véritable petite-vérole ; enfin elle s'éloigne preſque en tout de la régularité qu'affecte la vraie petite-vérole. Cette affection, qui n'exempte point de la petite-vérole régulière, n'exige que du régime.

De l'Inoculation.

Se donner une maladie, pour éloigner le danger de ſes atteintes, eſt un procédé qui étonne d'abord la raiſon ; mais l'expérience, qui doit juger en dernier reſſort dans toutes les choſes qui tiennent aux cauſes

naturelles, a déjà décidé en faveur de cette méthode ſingulière de s'acquitter envers la Nature, qui, dans l'état actuel de l'eſpèce humaine, exige que preſque tous les individus aient la petite-vérole au moins une fois. Cette idée d'appeler un mal, pour le rendre plus doux, & pour en mieux ſupporter les effets, eſt peu naturelle, & on a de la peine à concevoir comment elle a pu naître, ou plutôt on n'en connoît point l'origine. On la doit au grand maître à qui nous devons toutes les inventions utiles, à l'intérêt : on a trouvé la pratique de l'inoculation établie, de tems immémorial, dans toute l'Aſie, dans ce pays où toutes les inſtitutions ſe rapportent à la molleſſe, à la volupté &

à la servitude. La beauté y fut de tout tems un objet de commerce ; mais la petite vérole, en altérant ce genre de marchandise, ruinoit souvent les spéculations de ceux qui en attendoient leur fortune. Il y a, en Asie, des peuples, tels que ceux de la Géorgie & de la Circassie, que la Nature a voulu dédommager de leur pauvreté, en leur donnant de beaux enfans, & qui sont dans l'usage de les vendre. Ces intéressantes créatures, dressées pour la volupté par leurs propres parens, vont embellir les harems des despotes & des grands de l'Asie. Des familles qui se croyoient riches par leur fécondité, ont souvent vu leurs espérances renversées tout-à-coup par une épidémie variolique,

qui enlevoit ou dégradoit leurs enfans. Ces peuples durent mettre à les garantir de ce fléau, autant de soin qu'on en met ailleurs à préserver les fruits de la grêle.

Le besoin est attentif à tout ce qui peut l'intéresser, & tâche de profiter de tous les évènemens & de tous les hasards : la petite-vérole variant considérablement dans ses symptômes & dans ses résultats, dût, à la longue, devenir un objet d'observation pour des peuples sur le sort desquels elle avoit tant d'influence : on dût remarquer facilement que cetre maladie est moins dangereuse pour les enfans que pour les personnes adultes, & surtout que les traces qu'elle laisse sur leur peau tendre & flexible, s'effa-

cent à mesure qu'ils grandissent. Dès-lors chacun sentit qu'il étoit très-avantageux que ses enfans eussent la petite-vérole dans leur bas-âge. On prit sans doute le parti de les exposer à la contagion de cette maladie; mais le simple contact ne suffisant pas toujours pour la communiquer, parce que le corps n'est pas toujours disposé à recevoir les miasmes morbifiques, on s'avisa peut-être, pour en assurer l'effet, & rendre plus profonde & plus certaine l'impression de la matière variolique, de l'insérer dans le corps par le moyen d'une plaie. Voilà par quelle gradation on peut conjecturer qu'on est parvenu à l'idée d'inoculer la petite-vérole; & si cela s'est fait ainsi, on dût bientôt voir que cette maladie,

reçue de cette manière, avoit trop d'avantages pour n'être pas préférée à la petite-vérole reçue naturellement.

Quoi qu'il en soit, c'est à des peuples simples, pauvres & ignorans que nous devons cette découverte; aussi fut-elle long-tems couverte de l'obscurité de son origine; des femmes du peuple pratiquoient l'inoculation dans quelques grandes villes, mais sans bruit, & sans exciter l'attention publique. Elle commença à se faire remarquer par les Médecins, en 1701, à Constantinople, pendant une épidémie très-meurtrière de petite-vérole, où l'on observa que ceux qui avoient la petite-vérole artificielle, échappoient au danger de la maladie, tandis que la plupart de ceux qui en étoient

étoient atteints naturellement succomboient. Les Docteurs Timoni & Pylarini, qui exerçoient la Médecine à Constantinople, furent frappés de ce phénomène, & le firent connoître au reste de l'Europe, par leurs dissertations sur l'inoculation. Dans ce tems les étrangers les plus remarquables qui se soumirent à l'inoculation, à Constantinople, furent le Secrétaire de M. le Marquis de Chateauneuf, Ambassadeur de France à la Porte, qui fit inoculer ses trois enfans, & Mylord *Worstley Montague*, Ambassadeur d'Angleterre, qui fit inoculer son fils unique, âgé de six ans. Quatre ans après, Lady *Worstley Montague*, son épouse, donna, à Londres, un exemple qui manifesta

toute la force de son ame, en faisant inoculer sa fille, sous les yeux des Médecins de la Cour d'Angleterre, & qui établit pour toujours la pratique de l'inoculation dans cette île. On multiplia les expériences, & toujours les résultats furent favorables à cette méthode : les plus grands Médecins d'Angleterre se déclarèrent pour elle, & la firent regarder comme un bienfait pour l'humanité. L'Angleterre devint dès-lors le foyer d'où l'inoculation se répandit successivement dans tous les autres Etats de l'Europe : il étoit dans la destinée de cette île célèbre d'éclairer les autres Nations dans plus d'un genre, & nous reçumes d'elle l'inoculation, ainsi que l'attraction Newtonienne.

Cependant, il faut l'avouer à notre honte, l'inoculation eut bien de la peine à s'introduire en France : l'ignorance & le fanatisme lui en disputèrent long-tems l'entrée ; & elle y auroit vraisemblablement pénétré encore plus tard, sans le zèle infatiguable de M. de la Condamine, le plus ardent & le plus courageux de ses apôtres, qui, en 1754, lut, à l'Académie des Sciences, un Mémoire en faveur de cette pratique, dont le succès fut complet. Cependant personne n'osoit encore la tenter : M. le Chevalier de Chatelux fut le premier qui se dévoua généreusement, croyant faire beaucoup pour l'humanité, s'il pouvoit concourir à accréditer un moyen si propre à prévenir les plus grands maux ; son

courage fut heureux, & suivi par le Duc d'Orléans, qui fit inoculer ses enfans l'année suivante. Des Princes avoient déjà, depuis long-tems, donné cet exemple : dès les premiers tems où l'inoculation parut en Angleterre, la Reine avoit fait inoculer son auguste famille. Une autorité de cette importance acheva d'affermir l'inoculation en France. Elle ne fut d'abord en usage que parmi les personnes d'un certain rang. Une d'entr'elles, inoculée depuis peu, n'ayant pas craint de se montrer à l'Opéra, alarma les ames timides ; ce qui donna lieu au Parlement de Paris, qui avoit autrefois rendu des Arrêts sur l'émétique, de se mêler aussi de l'inoculation. Le 8 Juin 1760, faisant droit sur le ré-

quisitoire du Procureur - général, il rendit un Arrêt par lequel *il est ordonné aux Facultés de Théologie & de Médecine de s'assembler, de donner leurs avis précis sur le fait de l'inoculation, &c. . . . s'il convient la permettre, la défendre ou la tolérer. . . . . & cependant, par provision, il est fait défenses de pratiquer cette opération dans les villes & fauxbourgs du ressort de la Cour, &c.*

La Faculté de Médecine de Paris nomma douze de ses Membres pour examiner la question de l'inoculation, en invitant en même tems les autres à donner leur avis sur cette matière. Il y eut alors une nuée d'écrits pour & contre cette pratique. Le 5 Sep-

tembre 1764, la Faculté rendit un Décret, à la pluralité de cinquante-deux voix contre vingt-six, *pour la tolérance de la pratique de l'inoculation en France.* Pour qu'un Décret de la Faculté de Paris ait force de loi, il faut qu'il soit confirmé dans trois assemblées. La seconde fut indiquée pour le 11 Septembre : le chef des six Commissaires opposés à l'inoculation, M. de l'Epine, voulut faire annuller la première délibération ; il fut débouté de sa demande. Mais la troisième assemblée a toujours été écartée par des disputes continuelles entre les partisans & les adversaires de l'inoculation, & peut-être par ces passions secrettes qu'elles ne manquent jamais de faire naître. La Nation,

délivrée, par la révolution, de l'influence des Corps particuliers, & qui n'a que l'utilité générale à considérer, permettra sans doute à l'inoculation de développer librement tous ses avantages, & dissipera tous les obstacles qui ont empêché cette découverte de devenir aussi utile qu'elle peut l'être.

Pour que le Peuple puisse profiter des bienfaits de l'inoculation, il faut que la pratique en soit permise dans le sein des villes, & que les gens qui exercent cette opération n'y mettent point une importance & un prix qui en éloignent le vulgaire : il seroit même à desirer qu'elle devînt une pratique domestique, & qu'elle se confondît avec tous ces autres soins in-

téreſſans que les mères attachées à leurs devoirs rendent à leurs enfans. Pourquoi ne feroient-elles pas ce que font ſi heureuſement les femmes Circaſſiennes? L'inſertion de la matière variolique n'offre aucune difficulté, & il n'eſt pas d'enfant qui ne faſſe des choſes qui demandent plus d'adreſſe. La petite-vérole inoculée exige peu de ſoins, lorſqu'elle ne s'écarte point de ſa marche ordinaire; & dans les cas contraires, on pourroit toujours appeler un Médecin, pour obvier aux accidens inattendus.

Avant d'indiquer la manière dont on doit inoculer un ſujet, & celle de le traiter lorſqu'il eſt inoculé, il convient de faire quelques obſervations, & de préſenter quelques règles bonnes

à suivre, soit relativement à l'âge & à la constitution de la personne qui doit être inoculée, soit à la saison qu'on doit choisir pour faire cette opération ; il est bon d'indiquer aussi les moyens qu'on doit employer pour s'y préparer.

L'expérience ayant démontré que la petite-vérole, toutes choses égales, est plus dangereuse lorsqu'elle attaque dans un âge avancé que lorsqu'elle survient dans l'enfance, on ne doit pas balancer à donner la préférence à l'époque de la vie la plus favorable ; & alors même, il faut avoir l'attention de ne pas inoculer, lorsque la Nature est occupée de quelque travail important de l'économie animale, tel que la dentition. La marche de la pe-

tite-vérole inoculée pourroit être troublée par cette diverſion ; ainſi on inocule les enfans à la mamelle, avant l'éruption des premières dents ; ou bien on attend que les vingt premières dents ſoient ſorties. Lorſqu'on inocule un enfant dans les premiers mois, après ſa naiſſance, il n'a beſoin d'aucune préparation, à moins qu'il n'eût les premières voies ſurchargées d'acidités. Quant à la nourriture, quel aliment pourroit-on lui donner qui valût le lait de ſa nourrice ? Après la dentition, c'eſt-à-dire depuis l'âge de trois ans juſqu'à ſept, la Nature étant plus libre, les organes ayant plus de force, ſans avoir beaucoup perdu de leur ſoupleſſe, les paſſions de l'ame étant modérées, il ſemble

que ce ſoit l'époque la plus favorable pour inoculer : elle exempte auſſi de toute préparation, parce que la conſtitution n'a pas pu encore être dégradée par les excès, par les travaux, par les chagrins, & par toutes les autres cauſes qui altèrent les ſources de la vie dans les hommes d'un âge avancé.

Un adulte peut cependant ſe faire inoculer, pour ſe délivrer du danger qui le menace continuellement, & des craintes importunes qu'il lui fait éprouver. Quoique l'inoculation ſoit plus favorable dans les enfans, l'expérience n'a pas fait voir qu'elle fût dangereuſe pour les adultes.

Nous avons dit qu'il étoit eſſentiel d'éviter la dentition, pour inoculer

avec sûreté : si la Nature ne veut point être croisée dans ses opérations, il importe aussi qu'elle ne soit point tenue en échec par quelque maladie d'un genre grave, lorsqu'on veut soumettre un sujet à l'inoculation. Ainsi on évitera d'inoculer les sujets cacochymes, d'une constitution scrophuleuse ou scorbutique, ceux qui sont nés de parens atteints de quelque affection goutteuse ou vénérienne, ceux qui sont dans un état de consomption, ou affectés d'autres maladies. Les femmes enceintes, les filles qui approchent de la puberté, celles qui souffrent un dérangement des règles, ne doivent point être inoculées.

La saison où l'on doit inoculer est aussi digne d'attention : les uns vou-

droient qu'on inoculât au printems, les autres en automne. Il paroît, d'après la pratique des Anglois, qui sont nos maîtres à cet égard, qu'il faut éviter les saisons extrêmes, le grand froid & les grandes chaleurs : cependant il y a des Inoculateurs qui regardent le froid comme une circonstance favorable. On a vu les Suttons, à Londres, ne pas suspendre la pratique de l'inoculation pendant les froids rigoureux de 1767; malgré de pareils exemples, lorsqu'on sera maître de choisir le tems, on fera bien de préférer le printems ou l'automne.

Un objet d'une bien plus grande importance, c'est la considération des maladies qui règnent lorsqu'on veut inoculer; car on sait que les di-

verses affections morbifiques qui surviennent dans une saison prennent le caractère de la maladie dominante. Il y auroit donc de grands risques à courir, si on avoit l'imprudence d'inoculer une personne, lorsqu'il règne des fièvres putrides, malignes, des dyssenteries, &c. qui pourroient se compliquer avec la petite-vérole, & la rendre funeste, en lui communiquant leur caractère.

La préparation du sujet qui doit être soumis à l'inoculation, ne doit pas être la même indistinctement pour tous les individus : il y en a qui ont des indispositions ou des maladies qu'il faut traiter de la manière convenable à chacune d'elles, avant d'en venir à l'inoculation. Les personnes

pléthoriques sujettes aux affections inflammatoires, peuvent être saignées; ceux qui ont de la saburre dans les premières voies, doivent être purgés. Ceux qui naturellement ont la peau sèche & rude, feront très-bien de prendre quelques bains; mais la règle commune qu'on fait observer, en Angleterre, à ceux qui doivent être inoculés, c'est le régime végétal qu'on suit pendant huit jours avant l'opération. On y soumet les nourrices, lorsqu'il s'agit des enfans à la mamelle; au surplus, si la personne à inoculer se porte parfaitement bien, on conçoit aisément qu'elle peut-être dispensée de toute préparation; car, quelle disposition plus favorable peut-on desirer, que celle qui consiste dans une parfaite santé?

Les enfans, quoique plus sains en général, à certains égards, que les adultes, ne doivent pas être exemts de toute préparation, soit qu'ils tettent encore, soit qu'ils ne tettent plus : ils sont plus que les autres individus sujets à la surcharge des premières voies, aux acidités, aux vers, &c. il est prudent de les purger, & de rendre leur ventre libre. Les Inoculateurs Anglais attribuent une grande efficacité aux purgatifs mercuriaux, & sur-tout au *calomelas*, qui est une préparation de mercure ; & il peut être plus utile que tout autre purgatif dans le cas de vers & d'engorgemens glanduleux.

Le choix de la matière qui doit servir à l'inoculation a été aussi un

objet important d'attention pour les Inoculateurs, soit quant à la manière de la recueillir & de la conserver, soit par rapport au sujet dont on la tire, soit enfin par rapport à son état de nouveauté ou d'ancienneté. Quelques Inoculateurs pensent qu'il importe peu de choisir le sujet dont on tire la matière variolique, croyant que le caractère de la maladie qu'elle doit exciter dépend plus de la disposition du sujet qui la reçoit que de la nature du venin varioleux. Il est certain qu'il y a beaucoup d'observations qui semblent devoir le faire croire ; car on a vu souvent la petite-vérole bénigne, & prise d'un sujet légèrement malade, donner la petite-vérole la plus grave & la plus dangereuse, tandis

que, d'un autre côté, la petite-vérole la plus funeste communiquée à un autre individu, n'a produit en lui qu'une affection très-légère. Quoi qu'il en soit, comme on est maître des précautions qu'on peut prendre à cet égard, on seroit blâmable de ne pas préférer la matière d'une petite-vérole de bonne espèce, à celle d'une petite-vérole d'un mauvais caractère; & quand il n'y auroit que la tranquillité du malade ou de ses parens à gagner à cela, ce seroit déjà un grand bien.

Quant à la manière de recueillir la matière variolique, elle doit varier selon la méthode qu'on se propose d'employer pour l'insérer: si on doit se servir de la méthode des incisions,

on réunit plusieurs fils qu'on passe dans une aiguille à coudre, avec laquelle on perce les pustules varioliques les plus grosses & les plus remplies de pus, en promenant les fils, pour qu'ils s'imbibent convenablement de la matière qu'elles contiennent; on fait ensuite sécher ces fils pour les enfermer dans une boîte ou une phiole, où ils se conservent pour le besoin. On a cru d'abord qu'il falloit que les pustules fussent en pleine maturité, pour que le pus eût la plus grande aptitude à communiquer la petite-vérole; on attendoit par conséquent qu'il fût devenu jaune & épais pour le recueillir; mais on a reconnu depuis que la matière claire & tenue des boutons encore dans un

état de crudité, communique tout aussi efficacement la contagion : il y en a même qui la préférent à la matière bien cuite des pustules.

Si l'on doit se servir de la méthode des piqûres, on enlevera la matière variolique avec la lancette même avec laquelle on doit faire la piqûre ; dans ce cas, on insinue la pointe de cet instrument dans une grosse pustule, de manière que, lorsqu'on l'en retire, elle se trouve chargée ; lorsque cette matière doit être conservée, on présente l'instrument au feu pour la faire sécher.

On ignore combien de tems elle peut être gardée sans perdre sa qualité contagieuse ; mais le commun des Inoculateurs ne croit pas devoir la

transporter d'une saison à l'autre. On a vu l'opération manquer, lorqu'on se servoit d'une matière trop ancienne ; ainsi le plus sûr est d'employer un pus récent.

Il n'est point indifférent de choisir le lieu du corps par lequel la matière variolique doit y être introduite. Communément on inocule aux bras & aux cuisses : en insérant le venin variolique par cette dernière partie, on se flatte de soulager les parties supérieures, & de prévenir une trop forte irruption du sang vers la tête. Cependant l'expérience ne paroît point répondre à cette vue ; on n'a point remarqué que ceux qu'on inocule de cette manière soient moins sujets aux accidens qui menacent cette partie

du corps ; que ceux qui ont été inoculés aux bras ; ils n'en sont pas moins exposés à la douleur de tête, à l'hémorrhagie du nez, au délire, à l'assoupissement, &c. l'inoculation pratiquée aux bras a plusieurs avantages manifestes. Les plaies de cette partie sont plus faciles à guérir que celles des cuisses, qui sont plus lentes à se cicatriser, & qui dégénèrent souvent en ulcères ; dans celles-ci, les glandes des aînes s'engorgent ordinairement, accident qui n'a pas lieu pour les glandes des aisselles ; enfin la longue durée & la gravité de ces plaies privent le malade d'un exercice qui lui est nécessaire ; & quant aux femmes, il y a, à leur égard, une raison de plus pour les inoculer aux bras.

La méthode des piqûures que les *Suttons* ont mise en vogue, & qui porte leur nom, est celle qui est à-présent communément suivie en France, en Angleterre & en Europe. On employoit auparavant la méthode du vessicatoire ou celle des incisions; dans la première, on appliquoit une très-petite emplâtre vessicatoire sur le bras : lorsque, par son action, l'épiderme de cette partie avoit été enlevé, on y mettoit de la charpie chargée de matière variolique : on l'y laissoit pendant vingt-quatre heures; alors on levoit l'appareil, & on pansoit la plaie méthodiquement avec un simple digestif jusqu'à l'entière guérison de la petite-vérole dont elle étoit suivie. On a trouvé plusieurs in-

convéniens à cette méthode ; & les plus considérables sont de donner lieu à des ulcères d'un mauvais caractère, à des inflammations érysipélateuses, & de rendre douteux, dans les premiers jours après l'inoculation, les signes qui doivent annoncer ses effets. Dans la méthode des incisions, on fait, sur la partie latérale externe du bras, avec une lancette fixée sur la chape, par le moyen d'une bandelette, une incision très-superficielle, qui ne pénètre pas plus loin que l'épiderme, & à-peu-près de la longueur d'un pouce; on étend sur la longueur de l'incision un fil imbibé de matière variolique d'une bonne espèce : on contient ce fil par le moyen d'une emplâtre diapalme, & une compresse que maintient

tient une bande. On ne lève cet appareil qu'après quarante-huit heures, & on y subſtitue un plumaceau chargé d'un digeſtif ſimple, par-deſſus lequel on remet l'emplâtre, la compreſſe & la bande ci-deſſus mentionnée. Ce panſement doit être répété chaque jour juſqu'à ce que l'ulcère ſoit entièrement guéri. On fait une inciſion ſemblable à l'autre bras, & on la traite de même.

Il y a des Inoculateurs qui, au lieu de fil imprégné de matière variolique, ſe ſervent de cette même matière deſſéchée & en poudre qu'ils répandent ſur l'inciſion ; mais il n'eſt pas aiſé d'avoir de cette matière ainſi pulvériſée, & la deſſication peut lui faire perdre de ſes qualités. Il eſt

essentiel de faire en sorte que les incisions ne pénètrent point la peau; car dans ce cas, elles sont suivies d'accidens qui rendent l'inoculation dangereuse.

Cette méthode a, quoique dans un moindre dégré, les mêmes inconvéniens que celles des vessicatoires; les vices de l'une & de l'autre faisoient desirer une méthode plus parfaite. Un simple Fermier, Apothicaire de village, étoit destiné à nous la procurer; & l'empirisme, qui avoit inventé l'inoculation, devoit aussi la perfectionner. C'est au Fermier Sutton que nous devons la méthode des piqûures aujourd'hui généralement adoptée. Les Suttons ne se bornent pas aux piqûures, ils joignent à leur

procédé l'emploi des purgatifs mercuriaux, peut-être d'après l'opinion de Boerhave, qui pensoit que le mercure pourroit détruire l'énergie du venin variolique, opinion que le commun des Médecins est bien loin d'adopter. La méthode des Suttons, quant à l'opération manuelle, consiste à faire sur chaque bras, avec une lancette chargée de matière variolique, une légère piqûure qui ne blesse point la peau : l'incision produite par cet instrument, qu'on insinue entre l'épiderme & la peau, ne doit pas avoir plus d'une ligne & demie de longueur, & on en retire la lancette, en appuyant le pouce sur sa pointe, pour qu'elle laisse le venin variolique dans la petite plaie. Il y a des Inoculateurs

qui font, sans inconvénient, deux ou trois piqûures sur chaque bras, pour s'assurer de l'effet de l'opération. Ces piqûures n'exigent ni plumaceau, ni emplâtre, ni bandage, & c'est un des avantages de cette méthode : on évite aussi par-là les ulcères, l'éruption érysipélateuse, & l'Inoculateur ne peut point prendre le change sur les altérations qui surviennent sur le lieu des piqûures.

Si, dans l'espace de neuf ou dix jours après l'opération, il ne se fait point de changement dans le lieu des piqûures, on peut répéter l'opération : il y en a qui attendent jusqu'à trois semaines, & on ne la répète pas au-delà de trois fois ; on doit présumer, après trois tentatives infructueuses,

que le sujet n'est pas susceptible de la contagion.

Le cours de la maladie que donne l'inoculation peut se diviser en quatre périodes : le premier commence au moment de l'opération, & s'étend jusqu'à celui où la fièvre commence à se manifester ; le second est rempli par la fièvre d'invasion qui dure ordinairement trois jours : l'éruption, qui a la même durée, forme le troisième ; la suppuration & le desséchement des pustules constituent le quatrième. Il y en a qui placent un période entre le moment de l'insertion & celui de l'apparition des symptômes locaux.

Les changemens qui s'opèrent dans le lieu de l'insertion, les premiers, après l'opération, ne peuvent s'ap-

percevoir qu'avec une loupe : le troisième jour, on y apperçoit une tache d'un rouge orange, de la grandeur d'une lentille, qui fait sentir une légère aspérité au doigt ; le quatrième jour on éprouve une démangeaison & & un picotement considérables. Ces changemens sont plus sensibles le cinquième jour ; la personne inoculée souffre, le sixième, une certaine roideur sous l'aisselle du côté de l'insertion. Ce symptôme annonce que le principe varioleux opère l'effet qu'on en attend ; & en effet, on voit bientôt la tache rouge blanchir à son centre, & offrir une véritable pustule. Enfin vers la fin du septième jour, la fièvre d'invasion se déclare, & le second période commence. Vers la fin du

troisième jour de la fièvre, l'éruption secondaire qui constitue le troisième période commence à se faire : elle suit la même marche que dans la petite-vérole naturelle ; mais les boutons, dans la première, sont communément en plus petit nombre. Elle dure ordinairement trois jours ; alors les symptômes se calment, & la fièvre de suppuration, toujours proportionnée à la quantité des boutons, a rarement lieu dans la petite-vérole inoculée, où les boutons, pour l'ordinaire, sont en petit nombre ; de sorte qu'après l'éruption secondaire, le malade doit être regardé comme guéri. Le quatrième période, marqué par le desséchement des pustules, doit par conséquent être à peine considéré

comme faisant partie d'un état de maladie.

Les fonctions & l'état naturel de la personne inoculée ne commencent à être altérés, à proprement parler, que lorsque les symptômes de la fièvre d'invasion se manifestent ; & c'est-là, par conséquent, que doit commencer le traitement ; mais ce traitement ne doit pas avoir pour objet d'arrêter la fièvre, qui est peut-être nécessaire ; on doit se borner à la modérer, si elle est trop forte ; car, dans ce cas ; elle est un obstacle à l'éruption, qui est le but qu'on se propose ; ainsi, tout moyen capable d'échauffer doit être proscrit. On procurera au malade un air modérément frais : on le fera lever de son lit de tems en tems,

& on lui donnera des boissons un peu raffraîchissantes ; moyens qui conviennent même dans la petite-vérole naturelle.

La diète, dans ce second période, doit être sévère : on ne permettra au malade que du riz, du vermichel, de la semoule, du gruau, des compotes, des gelées ; des marmelades de fruits, des panades légères, de la purée de lentilles, des herbes ; des racines & des fruits fondans. On donnera pour boisson de l'eau de chiendent, de riz, d'orge ; de la limonade légère ; le second jour de la fièvre, on purge ordinairement le malade avec un purgatif proportionné à son âge : le jour de la purgation, le malade doit éviter l'air froid ; & se tenir renfermé dans sa

chambre ; mais le lendemain, il peut sortir & reprendre ses exercices. Si, malgré les distractions qu'on cherche à donner au malade, pour qu'il supporte mieux son état, la fièvre prend un certain empire ; s'il y a de la chaleur, du délire ou des convulsions, on donnera un lavement émollient toutes les quatre heures, quelques grains de poudre tempérante de stahl, par exemple, de douze à vingt grains, dans un peu d'eau de chiendent. Il y a des Inoculateurs qui, dans ce cas, ont recours aux vessicatoires, dont on peut, à la rigueur, se passer. Le bain des jambes peut aussi être très-utile ; s'il survenoit une hémorrhagie du nez, on ne doit point s'en alarmer ; elle est plutôt d'un bon augure, qu'elle n'est à craindre.

Les lavemens que nous venons d'indiquer comme un moyen de calmer la trop grande intenſité de la fièvre, ſont d'une néceſſité plus directe, lorſqu'il y a conſtipation. Il eſt rare qu'on ait beſoin de grands ſecours dans le troiſième période de la maladie, qui eſt celui de l'éruption : ordinairement, à l'apparition des premiers boutons, la fièvre ceſſe, & le malade paroît guéri ; il n'a autre choſe à faire qu'à ſuivre le même régime qu'il a obſervé dans le période de la fièvre.

Lorſque le quatrième période arrive, il eſt utile de purger le malade, pour hâter la maturation des puſtules : c'eſt une pratique qui a eu les plus grands ſuccès dans les mains des Inocula-

teurs célèbres. Si les boutons font en petite quantité, on peut augmenter celle des alimens, & en permettre même de solides : l'augmentation des forces qui en résulte fait grossir sensiblement les boutons, & ranime leur suppuration lorsqu'elle languit. La dessication ne tarde pas à se faire, & le malade entre en convalescence ; alors il sera utile de donner à la personne inoculée quelques légers fortifians ; mais on ne lui fera reprendre sa manière de vivre accoutumée que par degrés.

Telle est l'histoire de l'inoculation, & la manière actuellement la plus générale de la pratiquer : les avantages en sont réels, indubitables, parce qu'ils sont démontrés par l'expérience,

périence, devant laquelle le raisonnement doit fléchir. On a essayé vainement jusqu'à présent d'expliquer pourquoi la petite-vérole artificielle est moins dangereuse que la petite-vérole naturelle ; les uns ont cru que ses avantages provenoient du régime & de la préparation qu'emploient les Inoculateurs ; mais le régime peut s'appliquer à la petite-vérole naturelle, & quoiqu'il soit très-utile & très-convenable, il n'en diminue pas toujours le danger. Quant à la préparation, on n'en fait pas toujours usage ; & cependant la petite-vérole inoculée n'en est pas moins bénigne. Les effets de l'inoculation tiennent sans doute à une cause plus profonde & plus cachée : ils dérivent proba-

blement des loix primitives de l'organisation ; & nous ne pourrons nous flatter de les bien expliquer, que lorsque ces loix nous seront mieux connues.

Fin du Tome deuxième.

TABLE
DES MATIERES.

Des Maladies des Adultes de l'un & de l'autre fexe.

Fin de la Table.







